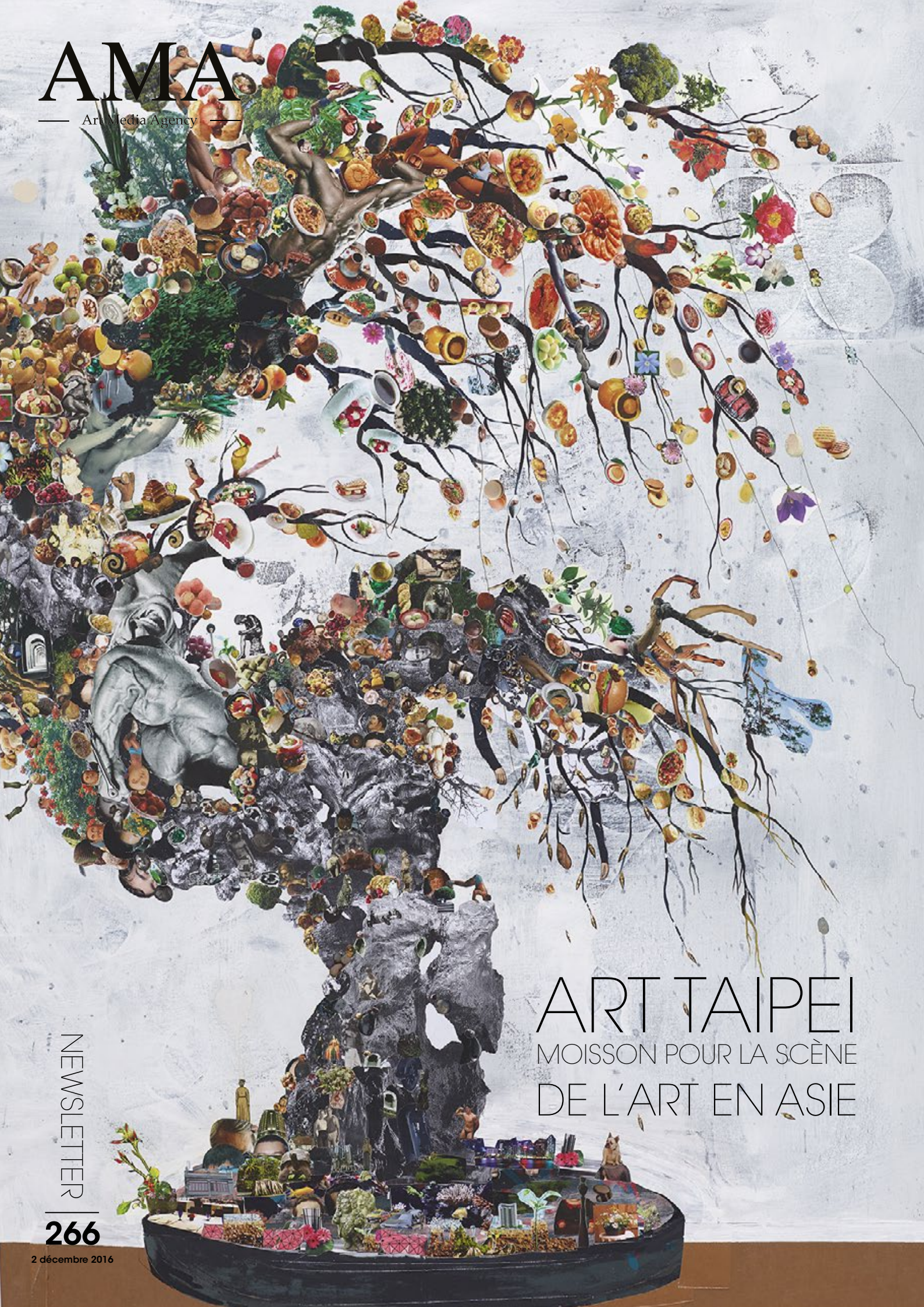


AMA

Art Media Agency



ART TAIPEI

MOISSON POUR LA SCÈNE
DE L'ART EN ASIE

NEWSLETTER

266

2 décembre 2016

OPERA GALLERY

DÉCEMBRE 2016

DUBAÏ

Pokras Lampas
Calligrafuturism
6 déc. - 20 déc.

SÉOUL

Raoul Dufy & Bernard Buffet
Two visionaries in the 20th century French Art
7 déc. - 22 déc.

MIAMI

Mastery of Craft
14 déc. - 29 déc.



operagallery.com

NEW YORK · MIAMI · ASPEN · LONDRES · PARIS · MONACO · GENÈVE · DUBAÏ · BEYROUTH · HONG KONG · SINGAPOUR · SÉOUL

ARTCURIAL



LIMITED EDITION

François-Xavier LALANNE
Rhinoceros bleu - 1981
Bronze à patine émaillée bleue
Édition Artcurial, Paris

Estimation : 30 000 - 40 000 €

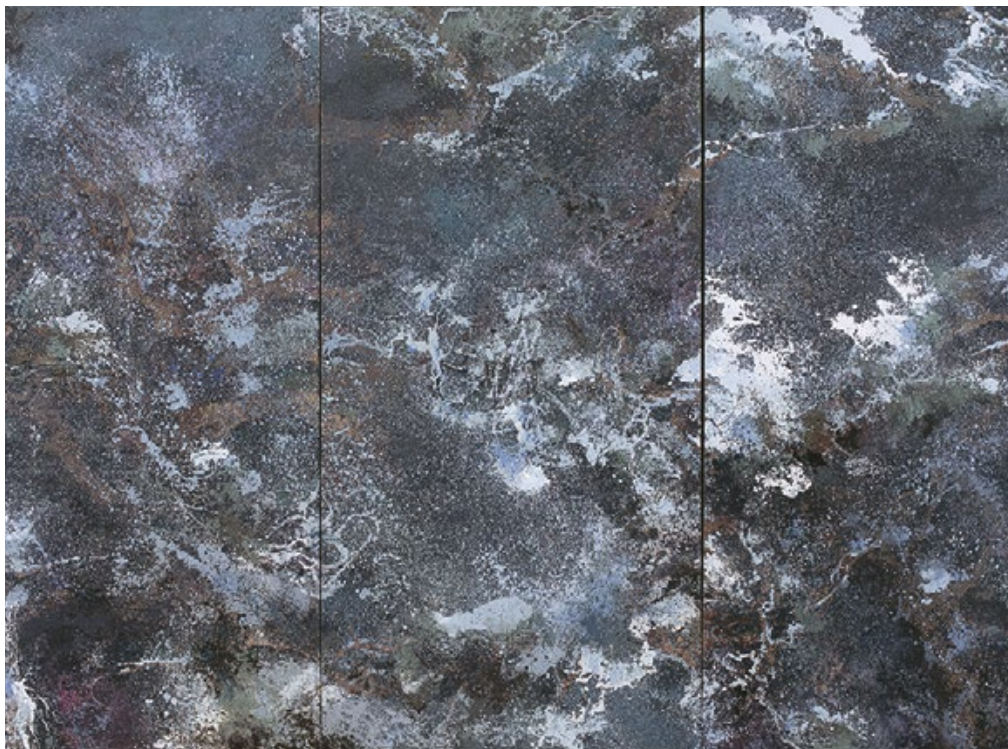
Vente aux enchères
Lundi 12 décembre 2016
19h

7 Rond-Point
des Champs-Élysées
75008 Paris

Contact :
Karine Castagna
+33 (0)1 42 99 20 28
kcastagna@artcurial.com

[SOMMAIRE

Pink Smoke in the night, Hong Ling.
Courtoisie Hong Ling et Soka Art Center



AMA

Art Media Agency

Art Media Agency (AMA) est éditée par la société A&F Markets,
SARL au capital de 40.000 EUR, RCS Paris n°530 512 788. 267 rue Lecourbe, F-75015 Paris, France.

Directeur de la publication : Pierre Naquin - Rédacteur en chef : Gilles Picard - Maquette : Marie Bruschi - Conception graphique : Sophie Josse.
Ont collaboré à ce numéro : Marie Bruschi, Marie Giovanni, Pierre Naquin, Gilles Picard, Juliette Soulez, Clément Thibault, Ariane de Volkovitch, Yichu Wan.
CPPAP : 0116 W 92159 - Contact : dropbox@artmediaagency.com - +33 (0) 1 75 43 67 20 - Diffusion : 200.000+ abonnés numériques.
Couverture : *A Tree Collapsed the Suture of the Wound between Chest and Abdomen*, Liu Shih-Tung. Courtoisie Liu Shih-Tung et Galerie Lin&Lin.
© ADAGP, Paris 2016 pour les œuvres de ses membres.



GRAND ANGLE

Art Taipei

6

En bref

10

INTERVIEW

Gilles Dyan

12

Musées

18

Artistes

19

FOCUS

L'histoire de l'art 2.0

20

Maisons de ventes

24

Foires / Biennales

25

DATA

Jackson Pollock

26

Galleries

34

Collectionneurs

35



Lion I (2016), Ken Sortais.
© under construction gallery



Realm of Reverberations: The Ritual of Film Screening, Chen Chieh-Jen.
Courtoisie Chen Chieh-Jen et Galerie Lin&Lin



GRAND ANGLE



Espace VIP d'Art Taipei 2015. © Art Taipei

ART TAIPEI : MOISSON POUR LA SCÈNE DE L'ART EN ASIE

La foire Art Taipei, dont l'emplacement au cœur de l'Asie du Sud-Est représente un avantage évident, vient de s'achever. Pour cette édition, en novembre, la foire a accueilli 150 exposants et 30.000 visiteurs. Elle a aussi enregistré un nombre record de nouveaux arrivants : 55 candidatures de galeries, sur lesquelles 38 ont été sélectionnées.

Créée il y a 23 ans, Art Taipei s'est positionnée comme une plateforme pour la promotion d'artistes taiwanais et la culture locale. Après plusieurs années de développement, elle s'est transformée en l'une des plus grandes plateformes pour l'art d'Asie du Sud-Est, où les galeries présentent des mouvements asiatiques majeurs et mettent en lumière des artistes représentatifs.

Pour commencer avec les galeries locales, Soka Art Center présentait le travail de Hong Ling. L'artiste importe le médium occidental de l'huile sur toile pour dessiner des paysages et illustrer des philosophies de tradition artistique chinoise. Hong Ling a contribué de façon majeure à la vitalité de la peinture de paysages chinois, il est donc considéré comme l'une des figures les plus importantes dans l'histoire de l'art contemporain chinois. En outre, avec le soutien du Soka Art Center et de la Fondation culturelle et éducative UNEEC, la rétrospective de Hong Ling vient d'être lancée successivement à la Brunei Gallery de l'université SOAS de Londres et à la Chester Beatty Library en Irlande, depuis juillet, et se tiendra jusqu'en janvier prochain, ce qui offre un excellent écho à l'exposition de la foire. Pour montrer son enracinement profond dans la scène artistique asiatique en tant que première galerie taiwanaise à avoir ouvert une succursale en Chine continentale, Soka Art a montré un groupe d'artistes établis, tels que Liang Quan, Yayoi Kusama et Nara Yoshitomo, ainsi que des artistes émergents comme Hsi Shih-Pin et Mitsuhiro Ikeda.

Lin&Lin Gallery proposait quant à elle une liste éclectique avec différentes œuvres d'artistes des années 1950 et 1960, ainsi que de jeunes signatures. L'une des attractions est fournie par des pièces de Chen Chieh-Jen, qui a montré une série de photographies, *Realm of Reverberations: The Ritual of Film Screening*, travail portant sur un mouvement social œuvrant pour la préservation de sanatoriums. L'artiste a déjà une réputation internationale puisque des expositions personnelles ont déjà été organisées dans des institutions culturelles étrangères, tel le Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia à Madrid, l'Asia Society à New York, la galerie nationale du Jeu de Paume à Paris et plusieurs biennales, à Venise, Lyon, Liverpool, Shanghai, etc.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire moderne de Taïwan n'auront pas manqué la Chini Gallery, qui présentait des œuvres de Huo Gang, un des fondateurs du mouvement moderniste dans l'histoire de l'art chinois des années 1950 et 1960, à Taïwan : l'École Orientale. Profondément impressionnée par Pollock et Klee, qui ont utilisé les caractères orientaux, ses œuvres sont des explorations de la calligraphie chinoise et des totems culturels, ainsi que des objets artistiques.

Les exposants coréens et japonais constituaient aussi une importante partie de la foire : 42 galeries sur 150 au total. Les collectionneurs en quête d'art « Gutai » pouvaient trouver leur bonheur à la Tomio Koyama Gallery, la White Stone Gallery et la Yoshiaki Inoue Gallery. Le stand de la Pyo Gallery était également très séduisant, grâce aux deux stars Lee Ufan et

Vue d'Art Taipei. © Art Taipei





Autumn (détail), Hong Ling.
Cortolsie Hong Ling et Soka Art Center

Chun Kwang Young, un sculpteur connu pour ses constructions fabriquées à partir de papier de mûre coréen. La Nichido Gallery, créée en 1928, connue pour être un protagoniste dans la promotion de l'art européen, en particulier des artistes impressionnistes français au Japon, montrait le travail de Ryuzaburo Umehara. Cet artiste était venu à Paris pour ses études consacrées à l'art occidental et avait gagné l'admiration de Renoir, eu égard à ses peintures colorées. Aux côtés des artistes classiques, la galerie a créé un espace dédié aux créateurs contemporains. Par ailleurs, cette galerie a lancé le Showa-kai Award en 1966, un prix annuel pour honorer la jeune création, et se propose ainsi chaque année de montrer au public et aux collectionneurs une sélection d'artistes lauréats.

En marge des trois marchés majeurs de Taiwan, du Japon et de la Corée, la foire représente aussi des œuvres d'autres parties de l'Asie, grâce à la S.A.C. Gallery Bangkok (Thaïlande), la G13 Gallery (Malaisie), Opera Gallery (Singapour), la Edwin's Gallery (Indonésie) et la Tonyraka Art Gallery (Indonésie). À noter qu'Opera Gallery a fait le choix de présenter une importante liste d'artistes internationaux, comme Anish Kapoor, Damien Hirst ou Bernard Buffet... Et pourquoi pas un choix d'artistes asiatiques dans une foire dédiée à l'art d'Asie ? La directrice d'Opera Gallery à Singapour, Irene Chee, expliquait : « En réalité, cette foire "régionale" d'art d'Asie s'étend et s'internationalise. Pour cette raison, la galerie a présenté une liste séduisante d'artistes aux réputations mondiales pour satisfaire l'appétit grandissant des collectionneurs asiatiques ».

Comme une explosion occidentale, les visiteurs peuvent admirer les œuvres d'Antony Gormley et Giovanni Ozzola de la Galleria Continua de Pékin, ainsi que les travaux de Tim Eitel et Carsten Nicolai de la Galerie EIGEN + ART.

En termes de performances de marché, la foire a enregistré de fortes ventes. En particulier pour les galeries taiwanaises, les résultats des ventes étaient généralement encourageant. Plusieurs galeries, comme la Cave Gallery, Admira Gallery et Yiris Arts, ont quasiment atteint 80 % en volume de ventes. « Depuis que nous allons à Art Taipei, nous sommes toujours satisfaits des résultats des ventes. Pendant la foire, nous avons également organisé des expositions en parallèle dans notre galerie, de

manière à ce que des artistes établis et des jeunes artistes puissent être exposés ensemble », a déclaré la Lin&Lin Gallery. « Le marché de l'art de Taiwan est relativement plus mature que d'autres endroits en Asie. Dans tous les cas, la foire reste une place potentielle pour l'accueil de nouvelles formes d'art. Et nous sommes heureux de jouer ce rôle dans l'introduction d'arts d'avant-garde et de mouvements artistiques internationaux ».

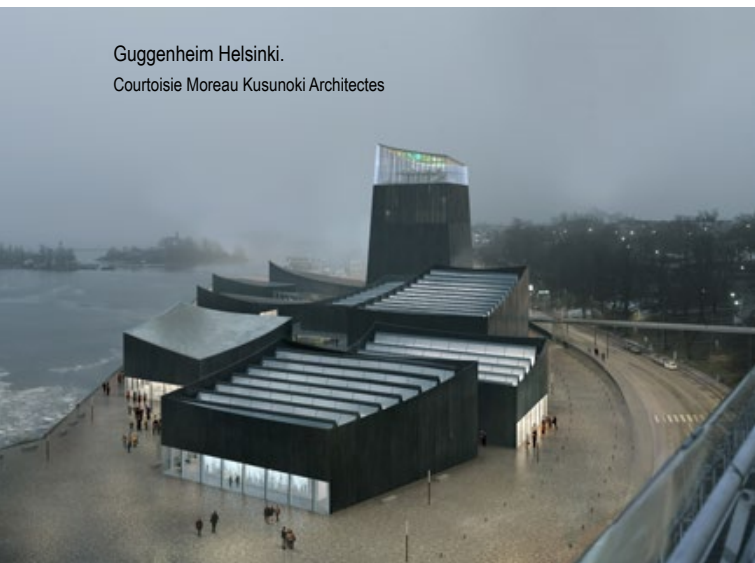
Malgré le nombre d'artistes établis qui assurent les performances du marché, Art Taipei ne se définit pas elle-même comme une foire qui a réussi seulement par son standing. Au lieu de cela, elle fait un effort particulier pour créer un dialogue entre les artistes émergents et les artistes établis. La section « Made in Taiwan. New Taiwanese Artists » présentait une liste de travaux énergiques, comme le projet « Reborn Tree » qui explorait le lien entre des matériaux biologiques et non-biologiques avec Chuang Chih-Wei. Précisons que cet événement annuel est une fenêtre colorée sur le monde des jeunes artistes de Taiwan, bénéficiant d'un soutien important de l'institution culturelle publique. Le Musée national des beaux-arts de Taiwan fait en effet chaque année l'acquisition d'œuvres dans cette section, afin d'encourager l'art contemporain taiwanais.

La foire a par ailleurs fait des efforts pour diversifier la présentation de l'art au public. Dans le hall d'exposition, on notait plusieurs œuvres, comme des sculptures de Patricia Piccinini et de Gianfranco Meggiato. Le thème de la technologie faisait aussi partie du projet curatorial de la foire : les œuvres introduisaient des formes et des langages artistiques innovants, avec des produits technologiques permettant aux visiteurs une expérience artistique immersive. Le designer de mode Timm Wu a ainsi utilisé la vidéo et différents design-produits, usant de logiciels pour revisiter la technologie, en lien avec la mode et la pensée humaniste.

Au final, Art Taipei offre bien plus qu'une plateforme artistique et constitue une vraie source d'inspiration pour les arts. Cette foire est un avant-poste pionnier des tendances de l'industrie et peut se révéler une opportunité précieuse pour le monde, afin de découvrir de manière unique l'art contemporain local. Elle se développe à l'image des foires de niveau international, tout en gardant son ADN « art d'Asie ». Et on peut dire qu'il s'agit d'une bonne nouvelle !



Guggenheim Helsinki.
Courtoisie Moreau Kusunoki Architectes



PRIX

Trois artistes sélectionnés pour la 4^e édition du BMW Art Journey

Lors de l'édition 2016 d'Art Basel, ont été révélés les noms des trois artistes présélectionnés pour la quatrième BMW Art Journey, comme le rapporte Blouin Artinfo. Cette initiative d'Art Basel et de BMW offre à de jeunes artistes l'opportunité d'entreprendre un voyage de découverte créative favorable à l'émergence de nouvelles idées et de nouveaux projets. Le jury a porté son choix sur Max Hooper Schneider, Maggie Lee et Beto Shwafaty, respectivement basés à Los Angeles, à New York et au Brésil. Il leur reste à chacun à défendre leur dossier auprès du jury, qui désignera le vainqueur début 2017.

PARTENARIAT PUBLIC-PRIVÉ

La collection d'art du dictateur philippin Ferdinand Marcos refait surface

La collection d'art du dictateur philippin Ferdinand Marcos et de sa femme Imelda refait surface depuis un entrepôt de Brooklyn, où les tableaux étaient délaissés voilà cinq ans, comme le rapporte Artnet. Ce trésor d'une cinquantaine d'œuvres, estimé à plusieurs millions de dollars, a ainsi été redécouvert, révélant parmi elles des peintures d'Alfred Sisley (*Langland Bay*, 1897) et de Monet (*L'Église et la Seine à Vétheuil*). Une bataille juridique oppose trois camps revendiquant chacun les droits de cette collection : une association de citoyens philippins victimes de la dictature représentés par l'avocat des droits de l'homme Robert Swift, le gouvernement philippin actuel et Vilma Bautista, l'ancien secrétaire d'Imelda Marcos, qui prétend avoir reçu certaines œuvres en donation.

MÉDIA

Michael Hall prend position au *Burlington Magazine*

Michael Hall, ancien éditeur d'*Apollo*, qui a supervisé la transformation éditoriale du magazine, prendra ses fonctions de rédacteur en chef au *Burlington Magazine* en mai 2017, succédant à Frances Spalding CBE, comme le rapporte Art Daily. Anciennement rédacteur en chef architecture de *Country Life*, cet historien de l'art est connu pour son travail sur le renouveau gothique, son ouvrage *George Frederick Bodley and the Late Gothic Revival in Britain and America* ayant été reconnu par la Society of Architectural Historians of Great Britain comme étant le meilleur livre d'histoire architecturale publié en 2014.

ACQUISITION

Problèmes autour de l'acquisition par la National Gallery de Londres du portrait de Pontorno

La National Gallery de Londres rencontre des difficultés dans l'acquisition du tableau du peintre Pontorno, *Portrait du jeune homme au chapeau rouge*, représentant l'aristocrate florentin Carlo Neroni. Le musée s'est porté acquéreur de l'œuvre pour un montant de 30 M£ auprès de son propriétaire – officiellement anonyme – mais que *The Art Newspaper* a identifié comme étant Tomilson Hill, un banquier du groupe Blackstone, qui avait acquis la toile l'an dernier pour une somme équivalente. L'institution était parvenue à lever les fonds nécessaires, mais la vente se voit compromise en raison de la chute du cours de la livre, conséquence du référendum du Brexit. Celle-ci représenterait une perte de 5 M£ pour le collectionneur américain.

BIS REPETITA PLACENT

Un vieux temple détruit par l'État islamique

Des images satellites récentes de Nimroud, l'ancienne capitale de l'empire assyrien, ont révélé qu'une des merveilles antiques de l'Irak, vieille de 2.900 ans, avait été rasée par les soldats de l'État islamique aux alentours du mois de septembre, comme le rapporte le site Artnet. La Ziggurat de Nimroud, un temple pyramidal à terrasses, avait été construite par le roi Ashurnasirpal II, et dédié à la divinité guerrière Ninurta. Déjà en 2015 à Nimroud, l'EI avait détruit le palais du même roi ainsi que le temple Nabu. Les archéologues s'interrogent quant à l'éventuelle reconstruction de ces vestiges, leur expertise étant pour l'heure compromise par la possible présence de mines sur les sites concernés.

Toujours pas de musée Guggenheim à Helsinki

Après six années de polémiques, le projet du musée Guggenheim à Helsinki vient d'être de nouveau rejeté. La municipalité a jugé son coût trop élevé (il était estimé à 138 M€), et sa part de financement privé insuffisante. Les opposants au projet lui reprochent un trop bel emplacement, un site en front de mer actuellement occupé par un parking. En 2015, le cabinet français Moreau Kusunoki Architectes avait remporté le concours lancé en 2014, en proposant un groupe de petits pavillons accompagné d'une tour symbolisant un phare.

Nouveau procès pour Richard Prince

Richard Prince, dont le travail s'appuie depuis 40 ans sur l'appropriation, fait l'objet d'un nouveau procès pour contrefaçon. Familier des questions de droits d'auteur, l'artiste de la Pictures Generation est régulièrement attaqué. Cette fois, le photographe Eric McNatt reproche à Richard Prince d'avoir reproduit à l'identique une photo qu'il a réalisée de Kim Gordon, récupérée sur le site Instagram de l'ancienne leader du groupe Sonic Youth, comme le rapporte Artnet. L'artiste avait déjà été attaqué par des utilisateurs d'Instagram après avoir exposé des tirages de photos issues de leur compte personnel, vendus chacun pour un montant avoisinant les 80.000 €.

INGLOURIOUS BASTERDS

La course de l'Autriche pour conserver un film antinazi

Un collectionneur français vient de mettre la main sur la bobine intégrale de *La Ville sans juifs*, film d'anticipation politique autrichien de 1924 dont la seule version censurée était connue. La Filmarchiv Austria, la cinémathèque autrichienne, cherche les 75.000 € nécessaires à la restauration de la pellicule très endommagée de ce précieux manifeste antinazisme, qui revêt à ses yeux une importance de premier plan.



Galerie de New York.
Courtoisie Opera Gallery

W
E
N
E
S
D
A
Y



GILLES DYAN : A NEW WAY OF WORKING

Cosmopolite et charmeur, il est l'archétype du marchand d'art proactif. Une vision globale, un goût transversal... Gilles Dyan a semble-t-il résolu l'équation à deux inconnues qui jusque-là planait sur le marché : un joint-venture entre l'art et le marketing. Retour sur la saga Opera Gallery.

Président fondateur d'un groupe expansif, il est à la tête d'un réseau de douze galeries ouvertes aux quatre coins de la planète. Un empire édifié en à peine plus de vingt ans, de Séoul à Beyrouth, sur une recette aussi abregée qu'efficace : un axe généraliste – mêlant tableaux de maîtres et artistes contemporains sous contrat –, servi par des espaces d'expositions implantés à proximité des grandes enseignes du luxe... Et voilà, le tour est joué ! Une recette réalisée sans MBA, mais qui sera sans doute un jour enseignée dans les *business school*. Tout comme cet autre conseil stratégique, qui mériterait lui aussi d'être délivré aux futurs diplômés en management international : la jovialité. Avec près de 200 millions de chiffres d'affaires et un pool de 85 salariés, Gilles Dyan est donc un homme souriant. C'est, dit-on, un bon indicateur analytique de la santé des entreprises.

Un mot de votre parcours, pour commencer... Je crois savoir que vous venez du monde cruel de la publicité...

Oui, au départ je vendais de l'espace, de l'affichage dynamique, des publicités sur des camions. C'était... il y a environ 35 ans. Et puis, quand venait le week-end, je vendais avec un ami des tableaux de jeunes artistes, des lithographies, tout ça en porte-à-porte ou sur des stands à proximité des centres commerciaux. Autant vous dire qu'à l'époque, en banlieue parisienne, la cible était très peu fortunée. J'ai travaillé assez tôt, juste après le bac, et ça marchait très bien, beaucoup mieux d'ailleurs que la publicité.

Votre première galerie est créée en 1994... Dans quel contexte ?

J'ai ouvert à Singapour, alors que le contexte était très défavorable à Paris, peu après la guerre du Golfe, dans un climat de tensions économiques. Et pourtant, là, sur un coup de chance, je fais la rencontre d'un homme, organisateur d'un salon d'art, qui entre dans ma petite galerie, à deux pas du Bristol... et qui m'offre un stand à Singapour, charge à moi de lui trouver de nouveaux clients. Voilà, sur ce salon, j'ai très bien vendu, une trentaine de tableaux en trois jours ! L'aventure d'Opera Gallery commence à ce moment-là. Et puis, 22 ans plus tard, nous sommes installés à Paris, à Monaco, à Genève, à Londres. Sur le Middle East, nous venons d'ouvrir une galerie à Beyrouth, nous sommes aussi implantés à Dubaï. En Asie, où Opera Gallery est assez puissant, nous avons des espaces à Singapour, à Hong Kong et Séoul. L'aventure américaine s'écrit à New York, avec un très beau lieu, une boutique à l'angle de Madison Avenue et de la 67^e rue, et puis à Miami, dans le Design District. Nous avons inauguré en mars dernier à Aspen, dans le Colorado – un autre monde, où l'on rencontre le fondateur de Google, Michael Douglas, Steven Spielberg, qui se baladent en ville –, une galerie située au pied d'un des hôtels les plus chers de la planète. Nous serons à Doha, au Qatar, en septembre prochain, là aussi dans un endroit fou, au cœur d'un *shopping center* très très luxueux, entre les bijoutiers Graff et Cartier...

Gilles Dyan. Courtoisie Opera Gallery



C'est d'ailleurs l'une des singularités de vos galeries, ce positionnement géographique atypique...

Nos espaces sont toujours très proches des enseignes de luxe. L'idée est d'aller chercher une clientèle à fort pouvoir d'achat, mais peu habituée du marché de l'art, avec des espaces sur New Bond Street, rue du faubourg Saint-Honoré, sur Orchard Turn... C'est la garantie de millions de visiteurs par an. Et si les emplacements sont beaucoup plus coûteux que ceux des galeries classiques, la visibilité est cent fois supérieure. On peut ainsi toucher les collectionneurs, qui représentent 80 % de notre clientèle, souvent très pointus, mais aussi les jeunes amateurs, qui n'ont parfois jamais acheté ou en *one shot*. Pour cette raison, nous proposons une gamme de prix très large, allant de 10.000 à 7 ou 8 millions d'euros.

Votre axe est très généraliste, ce qui est inhabituel dans ce milieu plutôt segmenté...

Le concept est en effet très différent de celui de beaucoup de marchands. Nous privilégions d'une part les emplacements « numéro 1 », sur des artères identifiées luxe, et nous présentons une offre artistique très large. Cela veut dire que l'on propose des artistes *upcoming*, que l'on défend, mais aussi des artistes confirmés, venus du monde entier. C'est, je crois, une vision globale qui fait ses preuves. Nous avons des artistes chinois, iraniens, coréens, brésiliens, dont les œuvres sont accrochées aux côtés de tableaux couvrant à peu près tous les courants du XX^e siècle, de l'impressionnisme à l'*American Pop'art*, des modernes, du *Post-war*, de l'art brut. Le concept n'est pas classique, c'est vrai, très différent de celui de nos confrères qui anglent sur une période, une école, un continent. Ce n'est pas notre cas, nous, on aime l'art de manière large. C'est aussi pourquoi j'ai donné à cette galerie, sans être amateur d'art lyrique, un nom universel, qui puisse être compris dans toutes les langues, en mandarin comme en anglais. J'avais, je pense au départ, l'idée de son développement.

À propos de vos confrères, est-ce un développement qui agace ?

Certains ne m'apprécient pas trop, on est peu semblables. Le plus beau réseau de galeries au monde, en termes de villes, d'emplacements, cela attise forcément les jalousies. Mais c'est le jeu... Alors, je me heurte, c'est vrai, à des réticences, notamment pour intégrer certaines foires ou salons, mais je ne suis pas impatient, j'avance.

Un accrochage « généraliste », ça peut créer des voisinages étranges...

Oui, bien sûr, du Pop à côté d'un impressionniste ! Mais on essaye d'harmoniser les accrochages. J'ai d'ailleurs engagé David Rosenberg, un curateur que j'aime beaucoup, qui a rejoint le groupe et qui va notamment nous aider à poursuivre ce que j'ai entrepris depuis quatre ou cinq ans, une véritable scénographie, une vraie cohérence. Il est vrai que cela peut sembler bizarre d'accrocher un Warhol à proximité d'un Monet ou d'un jeune artiste de 30 ans qui cote 10.000 €, mais c'est cette diversité, cette variété de l'offre, que je souhaite exprimer.

Vous jouez néanmoins, j'imagine, sur les particularismes nationaux...

On ne peut évidemment pas tout envoyer à Dubaï ou à Beyrouth. Les nus de Matisse, par exemple, on évite. Et puis, c'est vrai, les goûts sont différents entre Séoul, New York et Paris. On est donc obligés d'affiner, montrer ce que les collectionneurs attendent, mais on sait imposer aussi certains artistes et assurer leur promotion au niveau mondial.

La collection d'Opera Gallery compte aujourd'hui combien d'œuvres ?

Beaucoup... à la fois en pièces contemporaines et en toiles de maîtres. Sans connaître le chiffre exact, je dirais entre 5.000 et 7.000 œuvres, ce qui permet de nourrir nos douze espaces. Cela va très vite, vous savez, un artiste contemporain peut produire entre 50 et 100 tableaux par an. Et puis, nous vendons aussi beaucoup aux musées et aux fondations, il nous faut donc nécessairement du stock.





Galerie de Hong-Kong.
Cortoisie Opera Gallery

Quel est le modèle économique du groupe, chacune des galeries est partenaire d'investisseurs locaux ?

Nous ne sommes pas propriétaires de nos espaces, nous n'en sommes malheureusement que les locataires. On se développe en effet avec des investisseurs locaux, comme récemment encore sur les États-Unis, où nous sommes majoritaires à 90 %. Je précise que tous les gains sont à 100 % réinvestis dans le groupe, depuis 22 ans, aucun dividende n'étant distribué ni de bénéfice pris. Tout est réinjecté pour à la fois développer le réseau de galeries et déployer l'inventaire.

Quel est, d'ailleurs, le chiffre d'affaires d'Opera Gallery ?

Un petit peu moins de 200 millions... Avec, en terme de chiffre d'affaires, davantage de toiles de maîtres, qu'il s'agisse de Picasso ou de Warhol. Sur ce segment, qui correspond chez nous à des prix supérieurs à 300.000 €, nous réalisons un produit d'environ 130 M€, les 70 millions restants sont apportés par les contemporains que nous défendons.

Vous vous fournissez beaucoup sur le second marché ?

Oui, en ventes publiques, mais aussi auprès de marchands, de brokers, auprès de banques. Partout, en fait. Dans le cadre de successions, par l'intermédiaire des notaires, lorsqu'il n'y a pas obligation de disperser les collections aux enchères. Disons aussi que notre réseau nous permet de beaucoup acheter en direct, à des particuliers qui font partie de nos clients, auxquels on rachète parfois des toiles acquises il y a dix ou quinze ans, ce qui leur permet d'*upgrader* leur collection, en prenant au passage des plus-values de 30, 40 ou 50 %.

Plus confidentiel, j'ai appris que vous gériez aussi une SICAR...

Je gère en effet un fonds d'art, dissocié de la galerie, une Société d'Investissement en Capital à Risque, basée au Luxembourg. Lancé en 2006, Opera Masters est l'un des seuls fonds d'art au monde qui soit régulé, uniquement dédié aux toiles de maîtres, au-dessus de 500.000 €. Là, comme je dispose du réseau de distribution qui va avec, je travaille en *fast trading*, c'est-à-dire que j'achète et, dès le mois suivant, je vends. C'est un fonds que je suis d'ailleurs en train de liquider, après un rendement que je qualifierais de « sympathique ». Un nouveau fonds, toujours régulé, devrait bientôt voir le jour.

On vous voit assez peu sur les foires...

Nous avons fait cette année, et pour la première fois, la Biennale des Antiquaires, où nous avons bien travaillé d'ailleurs, vendant une toile de Shiraga et un Chagall. Nous sommes à la BRAFA et au PAD, sur les éditions de Paris et de Londres, à Art Miami, Art Stage Singapore, Art Taipei. Nous aimerions intégrer Art Basel et la FIAC... Avec notre réseau nous pourrions nous dispenser de cette présence, mais chaque foire est une visibilité supplémentaire, le point de confluence de tous les collectionneurs. Et puis, parmi nos activités hors les murs, nous prêtons beaucoup de tableaux à des institutions culturelles, à des musées américains, européens, asiatiques. Nous organisons également des *shows* muséaux, comme il y a deux ans au musée de Séoul, avec l'exposition « From Renoir to Hirst ». Sans parler des opérations de *co-branding* avec des banques, des assureurs, des bijoutiers comme Cartier en Asie, ou comme avec la marque horlogère suisse Hublot, pour laquelle nous avons récemment monté une exposition à Miami.

Opera Gallery, Paris

62 rue du faubourg Saint-Honoré, Paris VIII^e.
+33 (0)1 42 96 39 00. www.operagallery.com





Galerie de Paris.
Courtoisie Opera Gallery

Pérez Art Museum. Photo Angel Valentin



OUSTE !

La Rubell Family Collection déménage

La Rubell Family Collection va quitter le quartier Wynwood à Miami et son espace de 3.700 m² pour celui d'Allapattah dans un nouveau bâtiment de près de 9.300 m², situé dans un campus d'un hectare transformé en jardin de sculptures au milieu de plantes de la région de Floride. Le musée, qui réunira 40 salles, une bibliothèque de recherche, une salle de conférence et des réserves, sera conçu par Selldorf Architects. L'ouverture est prévue en décembre 2018. Le jardin accueillera un restaurant ainsi qu'un lieu événementiel. Citée par *Artforum*, Mera Rubell a déclaré : « Lorsque la collection s'est installée, il y a 23 ans, dans le quartier de Wynwood, celui-ci se composait d'usines et d'entrepôts. Il est devenu une destination culturelle majeure réunissant des galeries d'art, des institutions, des restaurants et des boutiques... C'est le moment pour notre fondation d'investir un quartier émergent très excitant ». La fondation, créée en 1964 à New York, est devenue l'une des plus importantes collections dans le monde avec 7.300 œuvres.

SÉDENTARITÉ

Les œuvres du musée de Téhéran n'iront pas à Berlin

La Gemäldegalerie de Berlin devait accueillir la collection constituée à l'initiative de la dernière impératrice iranienne, Farah Pahlavi, réunissant des toiles de Picasso, Rothko, Kandinsky, Pollock, Warhol ou Bacon ainsi que des œuvres d'artistes iraniens. Cet ensemble avait été acquis avant la révolution de 1979. D'après *The Art Newspaper*, quelques jours avant l'ouverture de l'exposition berlinoise, les autorités iraniennes ont interdit aux 60 œuvres du musée d'art contemporain de Téhéran, qui devaient y figurer, de quitter le pays. L'exposition programmée du 4 décembre au 26 février 2017 devait voyager également au MAXXI de Rome, du 31 mars au 27 août suivant.

RESSOURCE HUMAINE

Joseph Shatoff à la tête de la Frick Collection de New York

Joseph Shatoff, actuellement directeur de la stratégie et des projets au Metropolitan Museum of Art, va désormais chapeauter la Frick Collection de New York comme directeur adjoint. Il prendra ses fonctions le 6 décembre prochain. Au MET, Shatoff a supervisé le lancement du MET Breuer en mars dernier avec la rénovation du bâtiment de la Madison Avenue dont il a développé le programme et le plan des infrastructures. Précédemment, Shatoff était directeur associé des services administratifs de la Yeshiva University.

CADEAUX

Un portrait du XVI^e siècle rendu à ses propriétaires en France

Un portrait attribué au peintre belge du XVI^e siècle Joos van Cleve ou à son fils Cornelis van Cleve, vendu en 1938 à Paris par Hertha et Henry Bromberg qui fuyaient l'Allemagne nazie, vient d'être rendu à leurs héritiers, Henrietta Schubert et Christopher Bromberg, par le gouvernement français, comme le rapporte le *New York Times*. Le tableau avait ensuite été acheté par un marchand allemand en 1941, qui l'avait vendu à la chancellerie du Reich pour son projet de musée Linz. Il avait été découvert en 1945 près de Salzbourg et ramené en France pour être conservé au Louvre de 1950 à 1960, puis au musée des beaux-arts de Chambéry.

Le Pérez Art Museum Miami reçoit une donation de 10 M\$

Le collectionneur Jorge M. Pérez donnera 10 M\$ au Pérez Art Museum Miami, ainsi qu'un ensemble de 200 œuvres d'artistes cubains estimée à 5 M\$, comme le rapporte le *New York Times*. La collection présente des pièces de Herman Bas, de Carlos Garaicoa, et du collectif Los Carpinteros. À l'occasion de cette donation, 1 M\$ devra être dédié à l'art cubain et 4 M\$ à l'art latino-américain. Pérez avait déjà offert 40 M\$ à l'institution et avait aussi aidé à la construction du nouveau bâtiment du musée en 2013.

ARCHITECTURE

Un nouvel espace au Musée d'art contemporain de Chicago

Le Musée d'art contemporain de Chicago aménage 1.100 m² supplémentaires pour accueillir plus de public. Les travaux, qui s'élèvent à 16 M\$, seront conduits par l'agence d'architecture basée à Los Angeles Johnston Marklee, pour une livraison en juin 2017, à l'occasion d'une rétrospective de Takashi Murakami qui marquera l'anniversaire des 50 ans de l'institution. Dans un communiqué, le musée affirme sa volonté de faire du bâtiment un « espace plus créatif et participatif pour le public et qui sera animé par des artistes vivants ». Ce lieu convivial à l'accès gratuit pour tous accueillera notamment un nouveau restaurant, tenu par Jason Hammel, le fondateur du Lula Cafe de Chicago. Comme le souligne le *New York Times*, une grande fresque de l'artiste primé au Turner Prize en 1998, Chris Ofili, viendra orner ce restaurant.

L'extension du Prado à Madrid confiée à Norman Foster et Carlos Rubio

L'architecte britannique Norman Foster et l'Espagnol Carlos Rubio sont chargés de rénover un palais du XVII^e siècle, le Salón de Reinos, qui abritera l'extension du musée du Prado à Madrid, situé à côté. Les travaux estimés à 32 M\$ comprendront la création d'un atrium et d'une couverture munie de capteurs solaires permettant un éclairage naturel du bâtiment. Dans un communiqué, le musée a précisé que la proposition des architectes respectait l'histoire du lieu tout en « l'ajustant aux nécessités de notre temps ». Le Salón de Reinos est l'un des derniers bâtiments du Buen Retiro Palace, ensemble architectural construit pour le roi d'Espagne Felipe IV.

PRIX

ST-Art : le prix Art de la Ville de Strasbourg pour Laurent Impeduglia

L'artiste belge Laurent Impeduglia, représenté par la galerie strasbourgeoise Jean-François Kaiser, a reçu le prix Art de la Ville de Strasbourg lors de la dernière édition de la foire ST-Art. C'est la première fois que la capitale alsacienne, s'appuyant sur un jury d'experts, décerne ce prix qui consiste en une aide à la production. Estelle Pietrzyk, conservatrice au Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg (MAMCS), David Cascaro, directeur de la Haute école des arts du Rhin (HEAR) et Bernard Goy, conseiller arts plastiques à la DRAC Alsace ont porté leur choix sur cet artiste né en 1974, adepte du « *bad pop painting* ». On retrouve, dans ses sculptures et ses toiles de grands formats, l'univers pictural propre aux fanzines underground ainsi qu'à un certain style de bande dessinée, domaines où Laurent Impeduglia s'illustre également avec un humour omniprésent.

Cyrille Weiner reçoit le prix Camera Clara

Cyrille Weiner, né en 1976 et diplômé de l'École nationale supérieure Louis Lumière, s'est vu remettre le 29 novembre dernier à la BNF le prix photo Camera Clara, récompensant des artistes qui travaillent à la chambre photographique. Créé par la fondation Grésigny en 2012, ce prix fait l'éloge de la lenteur et des contraintes spécifiques de l'utilisation de la chambre pour dompter la lumière, à l'opposé du déferlement actuel d'images issues du numérique. Proche de la communauté des architectes et des paysagistes, Cyrille Weiner pose un regard singulier sur les notions d'espace et de lieu, et s'interroge sur la manière qu'ont les individus de s'approprier ces derniers. Son travail a fait l'objet de publications dans la presse magazine et a été exposé au Musée d'art contemporain de Lyon, au Centre de photographie de Lecture, aux Rencontres d'Arles, à la villa Noailles à Hyères et à la galerie Laurent Mueller à Paris. L'artiste est également le lauréat 2012 du prix Lucien Hervé et Rodolf Hervé pour sa série *La Fabrique du Pré*.

RAPPE TOUT

Kader Attia porte plainte pour plagiat contre deux rappeurs

Kader Attia, récent lauréat du prix Marcel Duchamp 2016, vient de faire retirer de la plate-forme YouTube le clip vidéo du titre *Putain d'époque* des rappeurs Dosseh et Nekfeu. Selon l'artiste, qui a déposé une plainte pour plagiat, certaines séquences du clip en question présenteraient trop de similitudes avec *Ghost*, une œuvre de 2007 constituée de 102 sculptures en aluminium figurant des femmes en train de prier. La suppression de la vidéo, qui a comptabilisé quatre millions de vues en quatre jours depuis sa mise en ligne le 25 novembre, a suscité la curiosité des internautes. C'est le quotidien *20 minutes* qui a révélé le nom de Kader Attia.

LIEU

OMA et Feana inaugurent un nouveau type d'espace dédié à l'art à Miami

Shohei Shigematsu, architecte à l'OMA (Office for metropolitan architecture) et le promoteur immobilier Alan Faena ont pensé ensemble le nouvel espace culturel qui vient d'ouvrir ses portes à Miami Beach, juste à temps pour Art Basel. Baptisé Forum Faena, le bâtiment s'articule autour d'une cour circulaire, plaçant au centre du projet l'idée de place publique comme lieu de parole et d'échanges, comme symbole de « tout ce qui précède » la création, comme l'explique l'architecte au site Artsy. La femme de Faena, Ximena Caminos, curatrice et directrice exécutive du lieu, déclarait au *New York Times* : « Miami n'a pas besoin d'un musée de plus. Le Forum est conçu pour être flexible. Je le compare à une voiture de sport. Si vous voulez tourner le volant, vous pouvez. » L'espace de 50.000 m² peut accueillir des expositions, des spectacles, mais aussi des projets événementiels tels que des foires.

FOCUS

Sylvain Couzinet-Jacques à l'Aperture Foundation gallery de Manhattan

L'Aperture Foundation gallery, située dans le quartier de Chelsea à New York, présente jusqu'au 19 janvier 2017 le projet *Eden* de Sylvain Couzinet-Jacques. Né en 1983, diplômé de l'École des Beaux-Arts de Marseille et de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, le jeune artiste représenté par la Galerie particulière a remporté une bourse de 40.000 € de la Fondation d'entreprise Hermès. La série de photos issue de sa résidence à Eden – petite bourgade à l'abandon que l'artiste a choisie pour son nom et qu'il considère comme un paradis perdu – dépasse le champ de la photographie pour se révéler conceptuelle. Jugeant que son travail photographique imitait celui de William Eggleston ou de Stephen Shore, Sylvain Couzinet-Jacques a cherché à lui donner une troisième dimension, comme il l'explique au *New York Times* : la petite maison rouge visible dans la série est une ancienne école datant de 1884, acquise par l'artiste puis repeinte dans la couleur du fruit défendu, faisant ainsi d'elle une sculpture à part entière. Un livre de mille photos sur les détails du projet a également été publié.

DÉCÈS

David Hamilton, le photographe flou à jamais

Des clichés de très jeunes filles blondes, nues, dans des poses lascives, le tout auréolé d'une brume laiteuse. Telle est la marque de fabrique de David Hamilton dont le succès, immense dans les années 1970 et 1980, est avant tout populaire. Ses images, déclinées en posters, puzzles et autres calendriers se vendent par milliers dans les supermarchés, mais le photographe reste boudé par le monde de l'art, et absent des musées. Le fameux flou artistique dont il entourait ses jeunes recrues aura néanmoins marqué l'histoire de la photo, en témoigne l'expression « flou hamiltonien ». Le mystère de son procédé technique restera moins épais que les soupçons qui pèsent aujourd'hui sur lui. Récemment accusé de viol par plusieurs de ses anciens modèles, le photographe de 83 ans s'est dérobé le 26 novembre dernier, échappant au scandale par un suicide apparent à son domicile parisien. Au grand dam des jeunes filles en fleur devenues femmes, qui réclamaient justice.



David Hamilton. Courtesy Olivier Strecker

Jean Perret.

© Artips

FOCUS

L'HISTOIRE DE L'ART 2.0

Artips, c'est la newsletter addictive et gratuite qui revisite l'art. À chaque jour son anecdote. Une sorte de Post-it culturel, dont la brièveté n'exclut pas la profondeur. L'histoire de l'art pour les nuls ?

Bon sang, mais pourquoi la serveuse du bar des Folies Bergère représentée par Édouard Manet semble si mélancolique ? Et pourquoi Michel-Ange, par une froide nuit de 1501, est-il revenu signer sa Pietà comme un voleur ? À ces questions (longues) il fallait des réponses... courtes. C'est Artips, une jeune start-up du secteur culturel, qui va s'y atteler, lançant en avril 2013 la formule qui claque : « Une dose d'art au quotidien ». Nomades et iconoclastes, rapides et décalées, ces chroniques d'un genre nouveau semblent avoir trouvé leur public. Aujourd'hui, chaque lundi, mercredi et vendredi, plus de 370.000 abonnés sont au rendez-vous (avec 25.000 nouveaux inscrits chaque mois), pour des « pastilles » rafraîchissantes qui invitent à ne pas surfer idiot. À mi-chemin entre le *tweet* et le cartel de musée, chaque envoi est un clin d'œil à l'histoire de l'art. Une sorte de Post-it culturel, dont la brièveté n'exclut pas la profondeur. En soixante secondes, temps de lecture moyen, chaque *tip* revisite une œuvre d'art, raconte une anecdote – parfois amusante, souvent éclairante – sur une peinture, une sculpture, une installation, une photographie ou un objet design. C'est court et bien balancé, pointu et sourcé... Il faut dire que l'exercice est délicat, qui demande un certain doigté dans l'équilibre entre légèreté de ton et rigueur historique. Pour cela, aux manettes, Gérard Marié, professeur d'histoire de l'art à Sciences-Po Paris, professeur agrégé d'arts plastiques et diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Spécialiste de l'art des XVIII^e et XIX^e siècles, l'homme est connu pour captiver, depuis plus de vingt ans, les amphithéâtres des facs et des grands lycées parisiens. Environnement académique, mais propos décapant. L'équation fonctionne... Gérard Marié, qui ambitionne de rendre l'art et la culture accessibles au plus grand nombre, précise : « Pour se délecter il faut comprendre, pour comprendre il faut connaître, pour connaître il faut aimer ». L'idée est simple. Reprise sur Internet, appliquée au monde numérique, elle est aussi exigeante. Immédiate et joyeuse, cette histoire de l'art version 2.0, pour ne pas faire flop, nécessite un gros travail de pédagogie... et sept niveaux de validation. Pour écrire cette « histoire de l'art pour les nuls », plus de 200 contributeurs se partagent la tâche, étudiants, guides de musées, artistes, apprentis journalistes... Une drôle de tribu, réunissant des chasseurs d'anecdotes et des défricheurs de savoir, qui chacun à sa manière raconte l'envers de l'art. Petit détail pratique, Artips est lisible sur tous supports numériques, grâce à son développement en *responsive design*, du smartphone à la tablette et à l'ordinateur.

Un « push » ludique et instructif

Mais au fait, qui donc se cache derrière cette start-up d'une dizaine de salariés, installée au Numa, cette pépinière de boîtes innovantes et de *coworkers* immergés dans l'écosystème numérique ? Au 71 de la rue du Faubourg Saint Martin, dans le X^e arrondissement de Paris, nous rencontrons une jeune pousse de 26 ans, Coline Debayle, diplômée de Sciences-Po et HEC, co-fondatrice d'Artips aux côtés de Jean Perret, trente et un ans, développeur web issu du monde de la R&D (entendez « recherche et développement »). Encouragés par un certain Jacques-Antoine Granjon, le patron du site *vente-privee.com* et initiateur, avec Xavier Niel et Marc Simoncini, du concours #101projets, Coline et Jean

ne sont pas à court d'idées. L'art n'ayant pas de frontières, ils viennent de décliner ce mois-ci une version d'Artips en anglais, destinée au lectorat new-yorkais. Une application « Les 10 secrets de... », soit une plongée dans les coulisses des expositions temporaires et des musées (née en décembre 2015 grâce à une campagne de financement participatif),

Coline Debayle.
© Artips



Gérard Marié, Coline Debayle et Jean Perret
© Artips





La newsletter « Artips, une dose d'art au quotidien »
www.artips.fr

L'application « Les 10 secrets de... »
www.appli.artips.fr

pourrait bien devenir, avec quatre nouveaux modules par mois, le premier "audioguide universel". Ajoutez à ça, fraîchement éditée, une série de modules d'*e-learning* de rattrapage culturel, sorte d'antisèches à l'usage des têtes en l'air. Plus la création prochaine d'une newsletter Sciencestips, et pourquoi pas Philotips, dans la foulée de Musiktips, déjà en ligne chaque samedi... Et comme si tout cela ne suffisait pas, la souriante Coline n'entend pas se limiter au *pure player*, cette activité du « tout en ligne ». Elle imprime aussi son talent au format « beau livre », avec deux opus déjà publiés pour les incondionnels du papier, regroupant ses meilleures chroniques, le premier en autoédition, le second chez Hachette (8.000 exemplaires vendus à ce jour).

Voilà, il fallait juste y penser. L'idée d'un *push* ludique et instructif, destiné à tous ceux qui n'ont pas le temps de laisser infuser la culture trop longtemps, et qui attendent « le clin d'œil Artips », à l'image de Georges, « comme un carré de chocolat, délicieux, euphorisant et voyageur ». Ou comme Tom, devenu « carrément accro ». Une certitude : de l'Antiquité à l'ultra-contemporain, l'histoire de l'art n'est plus à classer dans les courriers indésirables...

3 QUESTIONS À...

Coline Debayle, co-fondatrice d'Artips

Pas de pub, un abonnement gratuit... Quel est le modèle économique d'Artips ?

D'une part, nous commercialisons des produits dérivés, du type « livrets collector », réalisés sur des thématiques. Et puis nous produisons sur support numérique des anecdotes dites « sponsorisées », notamment à destination des institutions culturelles, avec du contenu lié aux collections ou aux expositions temporaires des musées, comme le Louvre ou Orsay. Chacune de nos newsletters redirige vers le site de nos partenaires, les ouvrant ainsi à de nouveaux publics, susceptibles de se muer en visiteurs réels.

Vous travaillez également sur le marketing de contenus, avec de grandes entreprises pour lesquelles vous *cobrandez*...

Oui, certaines entreprises souhaitent en effet communiquer, parfois sur leur patrimoine, grâce à notre outil de médiation. Nos contenus peuvent alors être diffusés aux salariés ou aux clients de ces sociétés. La culture accessible à tous, c'est, par exemple, chez BNP-Paribas, 30.000 collaborateurs du groupe qui reçoivent chaque semaine la newsletter Artips en *cobrandage*. Pour la SNCF, nos anecdotes culturelles sont diffusées en gares et sur certaines confirmations de billets. Nous travaillons également pour Air Liquide, la Caisse d'Épargne, Cardif...

Quelques chiffres, pour résumer Artips...

Artips aujourd'hui, c'est plus de 370.000 abonnés, c'est 60 % de taux d'ouverture sur l'e-mailing, ce qui est énorme. C'est aussi 50 institutions culturelles partenaires, 110 pays qui nous lisent, plus de 200 auteurs, 150 bêta-testeurs... C'est 250 mots par article, qui chacun se lit en 1 minute !

[MAISONS DE VENTES



appui-tête luba-shankad, RDC. Courtoisie Millon

RESSOURCES HUMAINES

Sara Friedlander à la tête du département Après-Guerre et Contemporain chez Christie's

Chez Christie's depuis plus de 10 ans, Sara Friedlander a commencé par s'occuper de la vente Pierre Huber (Christie's NY, février 2007, 16,79 M\$) et notamment des fameux *Flying Rats* de Kader Attia (lot n° 63, 90 K\$, 150 pigeons vivants) ; seule entorse, 6 mois effectués en tant que Directrice à la galerie Paula Cooper. Juste assez longtemps pour découvrir que l'herbe restait plus verte dans la maison anglaise. En 2014, elle devenait responsable des ventes du soir où elle a supervisé six vacations incroyables et notamment celle de novembre 2014 – la session d'enchères ayant réalisé le chiffre d'affaires le plus élevé... de tous les temps (852,9 M\$; battant son précédent record six mois plus tôt) ! Après tous ces succès, elle devient directrice du département Après-Guerre et Contemporain. Bravo !

PREMIER

Pedigree Courtois, Ratton

Avec la vente prochaine de la succession Madeleine Meunier, Paris confirme sa place de capitale des arts premiers. Le 15 décembre, la maison Millon associée à Christie's dispersera à Drouot la centaine de lots conservés par celle qui fut tour à tour l'épouse d'Aristide Courtois, puis de Charles Ratton, gardienne d'une collection de tout premier choix. Les connaisseurs s'attarderont notamment sur l'appui-tête luba-shankadi de République démocratique du Congo dont on attend 500.000 à 800.000 €, l'une des pièces préférées de Madeleine Meunier. Due au Maître de la coiffure en cascade, elle appartient à un petit corpus de sculptures particulièrement recherchées. Un autre appui-tête de cet artiste provenant de la collection Rudolf et Léonor Blum avait été vendu 661.500 € en juin 2014.

LIVRE

Florilège d'enchères

À défaut de pouvoir enchérir sur les plus beaux objets vendus à Drouot, offrez-vous l'édition 2016 du *Drouot*, florilège des plus belles ventes de l'année. 65 euros pour découvrir spécialité par spécialité les lots qui ont marqué les saisons de vacations ou les principales collections comme la dispersion événement de la bibliothèque Pierre Bergé.

ALLES GUTE ZUM GEBURTSTAG!

Un anniversaire en fanfare

La maison de ventes berlinoise, Villa Grisebach, se souviendra de ses 30 ans ! Pour cet anniversaire, elle réalise son meilleur résultat, près de 22 M€, à occasion de sa vacation du soir, le 1^{er} décembre dernier. Ont participé à ce succès les peintres Lyonel Feininger, Max Beckmann et Emil Nolde tous couronnés d'enchères millionnaires. Le premier obtenait 3,75 M€ d'un paysage architectural à dominante jaune (10^e meilleur résultat pour l'artiste), le second 3,125 M€ d'une nature morte (13^e place du palmarès de Beckman). Quant à Emil Nolde, sa marine séduisait un amateur pour 1,25 M€. Happy birthday!

POULET

Sous le signe du Coq

Le calendrier du marché de l'art s'adapte aux dates du Nouvel An chinois. Pour s'assurer la présence des nombreux acheteurs de l'empire du Milieu, dont on connaît la puissance financière, trois maisons de ventes – Sotheby's, Christie's ainsi que Phillips – ont bousculé leur agenda pour le début de l'année 2017. Rappelons que le Nouvel An chinois sera en 2017 le 28 janvier, amorçant une quinzaine riche de festivités.

RÉSULTATS

Le mystère Cartier

Cette pendule œuvre de la maison Cartier faisait sensation le 19 novembre dernier à Paris lors de la vente de deux écrins par l'étude Mallié-Arcellin, sis à l'hôtel Meurice. La renommée du joaillier-horloger jouait grandement dans le succès du résultat. Estimée 200.000 à 250.000 €, elle obtenait 1,5 M€. Il faut savoir que ces pendules dites mystérieuses, en raison de leur mécanisme invisible, sont d'un raffinement extrême, réservé à une clientèle fortunée. Celle-ci avait appartenu à une riche philanthrope mexicaine du nom de Luz Bringas. Cette pièce, créée dans les années 1920, s'orne qui plus est d'une topaze centrale magnifique.

Collection Qizilbash, records en demi-teinte

La vente des neuf pièces de la collection d'Hossein et Mariam Qizilbash était annoncée comme un événement. Ce couple d'origine iranienne a réuni un ensemble d'objets des XVII^e et XVIII^e siècles parmi les plus raffinés. Si Sotheby's enregistrait deux records mondiaux, les enchères ne dépassaient guère les estimations. Ainsi la fameuse garniture de trois pots-pourris en porcelaine de Chine bleu céleste d'époque Kangxi ornée d'une monture Louis XV dont on espérait au plus haut 2 M€ ne récoltait que 1.147.500 €.

Les ventes de China Guardian en hausse de 25 %

La saison d'automne réussi bien à la grande maison de vente chinoise. Avec un chiffre d'affaires total de 2,3 Mrds RMB (335 M\$), l'auctioneer est en progression de près de 25 % par rapport à la même semaine, l'année dernière. Cinq jours durant, le centre de congrès du Beijing International Hotel a accueilli nombre de collectionneurs d'investisseurs et d'amateurs. Plus de la moitié du chiffre d'affaires provient de la vacation dédiée à la peinture chinoise et la calligraphie, réalisant 1,2 Mrds de yuan (175 M\$). À noter, *Landscape after Ju Ran* de Zhang Daqian, cédé pour 103,5 M RMB (15 M\$), *Singing Beauty* de Fu Baoshi, vendu 66,12 M RMB (9,6 M\$) et deux Qi Bashi – *Lotus Studio* et *San Jue He Bi* – achetés respectivement 52,9 M RMB (7,68 M\$) et 71,75 M RMB (10,4 M\$). Quatre sessions ont réalisé 100 % de taux d'adjudication et quatorze autres plus de 80 %. Plutôt pas mal, non ?

FOIRES

La Biennale annuelle

Tout le monde attendait impatiemment des nouvelles de la Biennale des Antiquaires et du nom qui allait être choisi pour coller à sa périodicité. Ce sera finalement « La Biennale Paris ». Comme l'indique Mathias Ary Jan, le nouveau président du SNA, « le terme "Biennale" fait partie de notre ADN ». Un ADN qui a néanmoins bien changé. Outre Dominique Chevalier, Henri Loyrette est également écarté de la présidence de l'événement au profit de Christopher Forbes, bien connu pour ses magazines et ses Top 500 des personnes et entreprises les plus x, y ou z. La 29^e édition de La Biennale Paris aura lieu du 12 au 19 septembre 2017.

Le Salon du pas Dessin

Fort du succès de son salon depuis 1991, la Société du Salon du Dessin (l'entreprise organisatrice) a décidé de se lancer dans la mise en place d'un second événement, toujours à Paris, toujours au Palais Brongniart, à l'automne cette fois. Fine Arts Paris – c'est son nom – gardera le format réduit de son illustre parent tout en s'ouvrant à d'autres médiums. Une trentaine de marchands français et internationaux viendra ainsi présenter de la peinture, du dessin et de la sculpture du XVI^e à nos jours. Les dates : du 8 au 12 novembre 2017..., soit exactement les mêmes que La Biennale Paris, le nouveau nom de la Biennale des Antiquaires. Heureuse concomitance. Heureuse coïncidence.

Le plein de galeries pour Art Dubai 2017

Myrna Ayad, la toute nouvelle directrice d'Art Dubai a publié la liste des quelque 90 galeries inscrites pour la prochaine édition de la foire. Dans le lot, 25 nouveaux arrivants et de nombreux *solos shows*. Au programme également l'Abraaj Group Art Prize, le Global Art Forum et la seconde édition de *The Room*, la grande installation interactive mêlant performance, collaborations artistiques et surtout, gastronomie. Art Dubai 2017 se tiendra du 15 au 18 mars 2017.

Première édition, première off

Le salon Galeriste, qui se tiendra du 8 au 11 décembre à Paris, a déjà sa première foire *off*, Satellite Spirit. Un joli nom pour une non moins belle initiative. Onze galeries, presque toutes parisiennes, presque toutes jeunes, investiront le Marais Marais au 5 bis rue de Beauce avec pour objectif affiché de montrer l'énergie et la passion des galeristes en devenir. Le format est également unique : pas de cloisons, pas de murs, simplement deux œuvres présentées par galerie. À noter aussi un programme de *talks* déjà bien fourni avec cinq tables rondes sur les quatre jours du salon. À l'initiative, quatre galeristes : Simon Cau, Valérie Delaunay, Anne-Françoise Jumeau et Mireille Ronarch, qui ont invité Théo-Mario Coppola à curater cette grande exposition collective. À voir !

18 nouveaux exposants pour la TEFAF Maastricht

Alors que la première édition New Yorkaise de la TEFAF vient à peine de fermer ses portes, l'association organisatrice annonce déjà sa liste d'exposants pour l'édition européenne. Cette année – le 30^e anniversaire de l'événement – ce seront donc 270 marchands qui se regrouperont dans la ville des Pays-Bas. 18 nouveaux venus ont eu l'honneur du comité de sélection, parmi lesquels cinq Français et quatre Britanniques. À cette occasion est aussi dévoilée la liste des TEFAF Showcase – de plus jeunes marchands en devenir : Elisabetta Cipriani de Londres (bijoux d'artistes), Lullo Pampoulides également de Londres (tableaux et sculptures de maîtres), Renaud Montméat (art d'Asie à Paris), Sakyo Gallery de Kyoto (art moderne et contemporain) et enfin Tribal Art Classics de Bruxelles. Du 10 au 19 mars 2017.

BIENNALES

Une Africaine à Berlin

Gabi Ngcobo a été désignée pour superviser la prochaine édition de la Biennale de Berlin, à l'été 2018. Curatrice sud-africaine, elle a récemment codirigé la dernière biennale de São Paulo, visible jusqu'au 11 décembre. Elle a également été commissaire sur celle de Cape Town en 2007. Sous la houlette du Kunst-Werke Institute depuis 2004, la Biennale de Berlin se veut un espace de recherche ouvert et très expérimental. Gabi Ngcobo fait suite au collectif new-yorkais DIS ainsi qu'à de nombreux autres curateurs aussi connus qu'Hans-Ulrich Obrist, Nancy Spector, Ute Meta Bauer ou Maurizio Cattelan.

63 artistes pour une biennale au Whitney

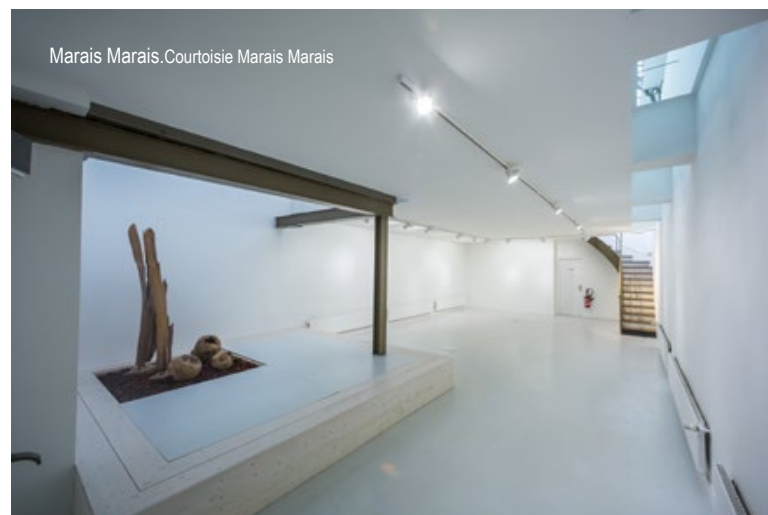
Le musée dédié à l'art américain a levé le voile sur les 63 artistes sélectionnés pour participer à la première édition de la biennale organisée au sein de l'institution depuis la fin des travaux. Fondé en 1932, l'événement affiche comme objectif la découverte de nouveaux talents américains. La 2017 Whitney Biennial, supervisée cette année par Christopher Y. Lew et Mia Locks, se tiendra du 17 mars au 11 juin 2017.

260.000 visiteurs pour la biennale d'architecture de Venise

La biennale d'architecture de Venise, dans sa 15^e édition, a accueilli 260.000 visiteurs, en hausse de 14 % par rapport à 2014. 88 architectes de 65 pays ont créé les pavillons de cet événement qui avait pour titre « En direct du front ». L'année prochaine, la ville italienne, se recouvrira des couleurs de l'art contemporain du 13 mai au 26 novembre pour la 57^e édition de la Biennale de Venise qui aura, elle, pour thème « Viva Arte Viva ». C'est beau l'italien.

La Biennale internationale Design de Saint-Étienne

La dixième édition de la Biennale internationale Design de Saint-Étienne se déroulera du 9 mars au 9 avril 2017 et aura comme invité d'honneur la ville de Détroit. Organisée en année impaire depuis 2013, cette édition s'intéressera aux mutations dans le travail (après le Beau et l'Empathie). Sous la houlette d'Olivier Peyricot, directeur scientifique de la manifestation, 11 curateurs internationaux ont été invités à participer au commissariat de cet événement qui se tiendra – une fois de plus – à la Cité du Design. Une voie (la rue de la République) sera également le théâtre d'une expérimentation grandeur nature avec l'utilisation de 20 commerces désaffectés transformés pour l'occasion.





ART



Number 16 (1949), Jackson Pollock
Vendu 32.645.000 \$ par Christie's NY le 12 novembre 2013.
© Christie's Images

JACKSON POLLOCK

Art Analytics]

Le point sur « Jack The Dripper », l'un des peintres les mieux cotés aux enchères. Et une nouvelle preuve de la prééminence des artistes américains sur le marché de l'art. Accrochages et coups de marteau !

Jackson Pollock naît le 28 janvier 1912 à Cody (Wyoming), benjamin d'une fratrie de cinq. Il est touché par les paysages immenses de l'Ouest américain, où la culture amérindienne est encore prégnante – il participera de loin à des rituels dans les années 1920. Entre 1912 et 1928, les déménagements se multiplient et les Pollock changent huit fois de domicile. La famille peine à joindre les deux bouts et l'alcoolisme fait des ravages.

Dans ses études non plus, Jackson Pollock n'est pas en fête ; il ne finit pas le secondaire et se voit renvoyé de l'école des Arts manuels pour avoir critiqué ses méthodes d'enseignement. Proche des idées marxistes, il apprécie l'art muraliste et découvre avec ses frères des fresques de José Clemente Orozco au Pomona College (Californie) en 1930. Il s'inscrit à l'Art Students League of New York, où il suit les cours de Thomas Hart Benton et rencontre Orozco.

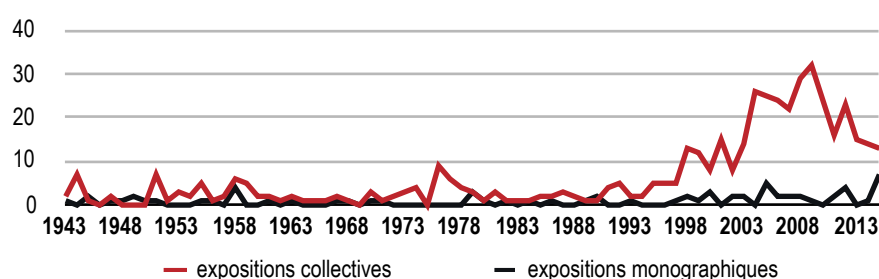
Pendant la crise, le New Deal de Roosevelt instaure le Federal Art Project, soutenant financièrement les artistes. En contrepartie de ce programme, les commandes de fresques se multiplient, mais Pollock est radié pour absentéisme. À la fin de l'année 1937, Jackson Pollock suit une cure de désintoxication et entame une thérapie – la première d'une longue série. Il bénéficiera tout de même ensuite du programme, jusqu'en 1942, dans la section « peinture de chevalet ». Amusante ironie pour celui qui, dès 1947, couche la toile au sol pour mettre au point sa fameuse technique du *dripping*. Jackson Pollock se passionne pour l'art des Amérindiens, les peintures de sables des Navajos, les Kachinas des Hopis, etc. Il a l'occasion de parfaire sa connaissance lors de l'exposition « Indian Art of the United States » au MoMA en 1941. Il est notamment touché par les peintures des Navajos, exécutées au sol lors de rituels.

Au printemps 1943, Jackson Pollock expose *Stenographic Figure* à la galerie de Peggy Guggenheim, The Arts of this Century. La toile est encensée par un jury comprenant Piet Mondrian, Marcel Duchamp ou James Johnson Sweeney – futur directeur de la section peinture et sculpture du MoMA. Cela incitera Peggy Guggenheim à lui verser une rente mensuelle de 150 \$ et à organiser quelques expositions.

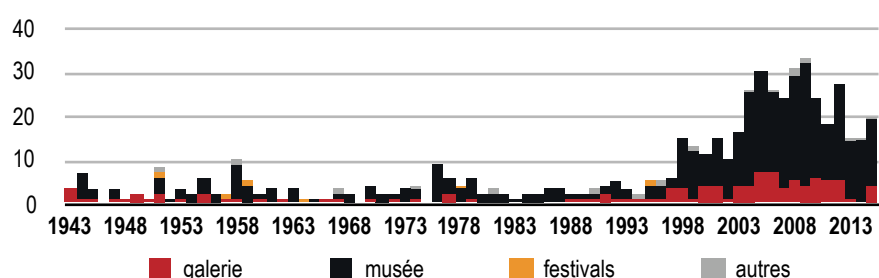
En 1945, Jackson Pollock épouse l'artiste peintre Lee Krasner. Elle aura une influence décisive sur sa carrière et sur la valorisation de son œuvre. Ils emménagent dans une ancienne ferme de Springs (East Hampton, État de New York) où Jackson Pollock met en place ses techniques du *pouring* et du *dripping* sur des toiles que Clément Greenberg qualifie de *all over*. Dès 1948, pendant un temps, Jackson Pollock cesse de titrer ses toiles, pour ne les désigner que par des numéros.

La reconnaissance est au rendez-vous dans les années 1950. Il est l'un des représentants des États-Unis à la Biennale de Venise de 1951. Le photographe Hans Namuth se rend à son atelier pour réaliser une série de photographies, puis deux films. Il continue à largement expérimenter : il emploie des seringues et utilise volontiers l'encre de Chine ; il s'essaye aussi à des effets de nappe avec des peintures épaisses et fluides, etc. « L'art moderne n'est pour moi rien de plus

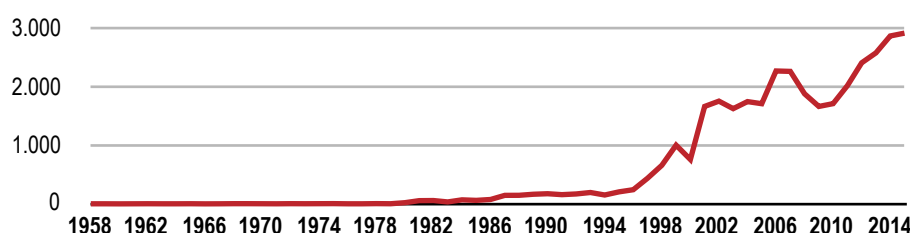
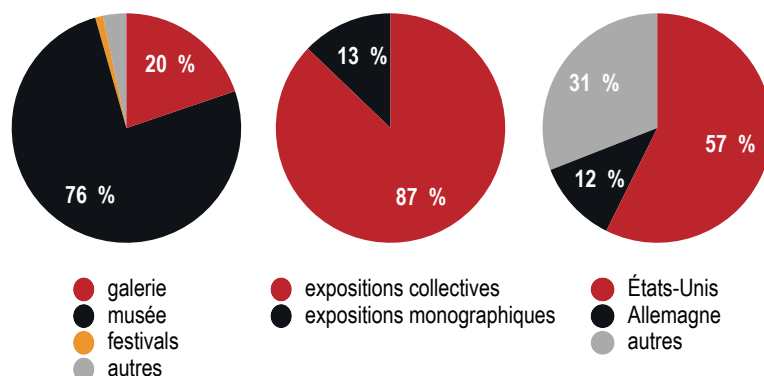
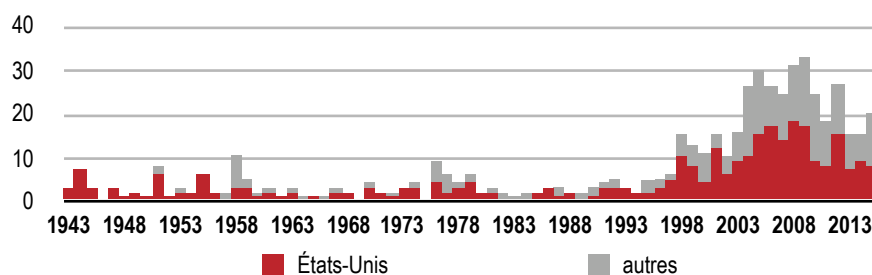
Évolution du nombre d'expositions par type.



Évolution du nombre d'expositions par type d'institutions.



Jackson Pollock



que l'expression des intentions de l'époque que nous vivons. Je pense que de nouveaux besoins requièrent de nouvelles techniques ». Il produit peu, mais est en quête permanente de nouveauté, notamment soutenu par son nouveau galeriste Sidney Janis. Le 11 août 1956, Jackson Pollock meurt dans un accident de voiture.

La reconnaissance internationale de Pollock – c'est le premier expressionniste abstrait à connaître la renommée – est indissociable de l'émergence de New York comme capitale mondiale de l'art au sortir de la guerre. Effectivement, c'est un savant maillage commercial, institutionnel et critique – soutenu à l'étranger par des organisations comme le Congrès pour la liberté de la culture (Paris), qui recevait des fonds de la CIA par l'intermédiaire de fondations fictives – qui a donné à l'expressionnisme abstrait ses lettres de noblesse.

Cinq accrochages au MoMA

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Depuis 1943, Jackson Pollock a été exposé dans plus de 450 expositions collectives et

70 monographiques. Le peintre est très largement montré en institutions, puisque ces dernières ont représenté les trois quarts de ses apparitions.

Sa première exposition d'envergure a été réalisée à l'Arts Club of Chicago en 1945, suivie de près par une seconde exposition monographique au SFMoMA (San Francisco) la même année. En 1956, c'était le MoMA qui accueillait son premier accrochage – d'une suite de cinq (1967, 1980, 1998 et 2015) –, suivie en 1958 par sa première exposition hors des États-Unis, au Stedelijk Museum (Amsterdam).

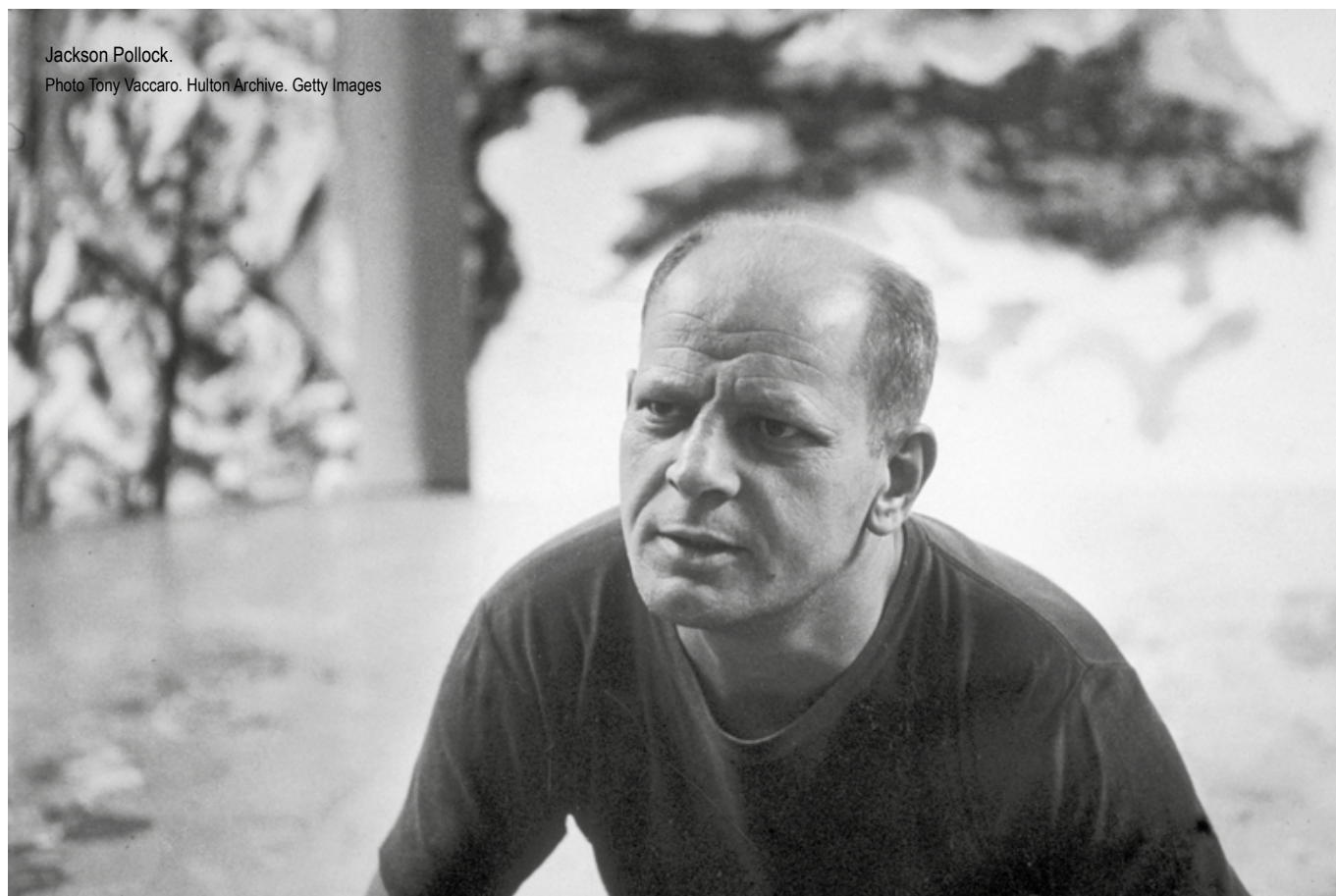
Parmi les événements les plus récents, Jackson Pollock a donc été exposé au MoMA en 2015, avec « Jackson Pollock: A Collection Survey, 1934-1954 », qui offrait une cinquantaine d'œuvres issues des collections du musée. La même année, « Jackson Pollock: Blind Spots » à la Tate Liverpool mettait l'accent, ce qui est relativement rare, sur ses black pourings, avec une trame temporelle relativement courte, coulant de 1947 à 1953, ses années phares. En 2011, « Jackson Pollock: A Centennial Retrospective », était montrée à l'Aichi Prefectural Museum of Art

(Nagoya), puis au National Museum of Modern Art de Tokyo (MOMAT). Il s'agissait de la première rétrospective du peintre au Japon. En 2008, la Pinacothèque de Paris accueillait l'exposition « Jackson Pollock et le Chamanisme », analysant les rapports complexes existant entre le peintre, le chamanisme et l'art amérindien.

Sans surprise, c'est aux côtés de ses compères de l'expressionnisme abstrait, Willem de Kooning et Mark Rothko, que l'on a le plus souvent retrouvé Jackson Pollock. Il est aussi très fréquent que les commissaires d'expositions mettent ses œuvres en regard de l'un de ses plus grands inspirateurs, Pablo Picasso.

The White Angel (1946), Jackson Pollock.
Vendu 2.144.000 \$ par Sotheby's NY, le 10 mai 2016.
© Sotheby's





Jackson Pollock.

Photo Tony Vaccaro. Hulton Archive. Getty Images

Côté galeries, Jackson Pollock a été principalement accroché dans les espaces de Washburn, Betty Parsons, Sidney Janis, Jason McCoy, Michael Rosenfeld et dans la galerie de Peggy Guggenheim, The Art of This Century.

Très clairement, le rythme de ses expositions s'est intensifié durant la seconde moitié des années 1990. Environ deux expositions par an montraient les œuvres du peintre dans les années 1980 et au début des années 1990. Un chiffre qui grimpe à cinq expositions en moyenne entre 1995 et 2000 et qui a passé la barre des vingt depuis 2005.

C'est notamment aux États-Unis qu'il faut trouver l'origine de cette explosion. Le pays a accueilli 57 % des expositions consacrées à Jackson Pollock – plus de 40 % de ces expositions dans la seule ville de New York. Les institutions les plus actives ont été le MoMA, le Guggenheim, le Whitney et le Parrish Art Museum.

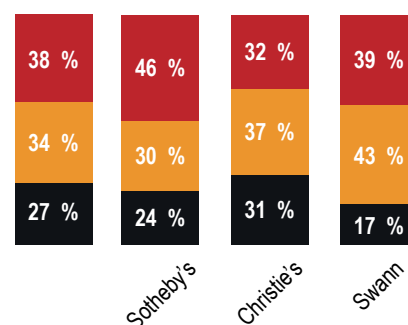
La presse s'est évidemment fait l'écho de cette représentation institutionnelle croissante. Dans les années 1990, quelque 340 articles étaient publiés à propos de l'artiste tous les ans. Depuis 2005, plus de 2.200 articles sont publiés en moyenne. Un quart d'entre-eux sont publiés aux États-Unis, suivis par le Royaume-Uni (10 %) et l'Allemagne (6 %). Les plumes les plus prolifiques à son sujet ont été Kenneth Baker (*The Telegraph*), Roberta Smith (*The New York Times*), Kelly Crow (Dow Jones), Christopher Knight (*Los Angeles Times*).

Quand Ken Griffin signait un record pour une vente privée

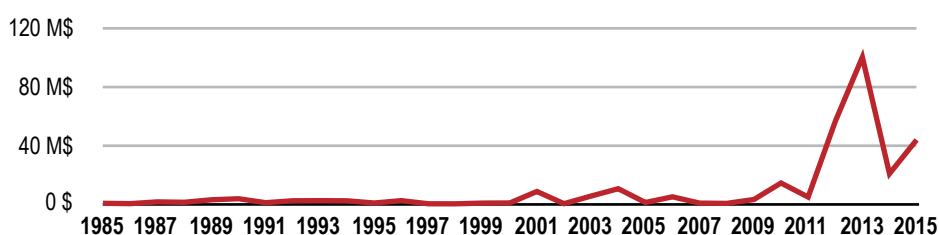
Aujourd'hui, la cote des expressionnistes abstraits témoigne de l'hégémonie des artistes américains sur le marché. Bon nombre d'œuvres de Mark Rothko, Jackson Pollock, Clyfford Still et Sam Francis dépassent allègrement les 10 M\$ aux enchères. Concernant Pollock, la barre symbolique a été franchie à neuf reprises.

La première fois en 2004, quand Christie's cédait *Number 12* (1949) pour 10,4 M\$. Mais s'il y a une année lucrative pour les œuvres de Jackson Pollock aux enchères, c'est bien 2013. Cette année-là, trois œuvres passaient la barre des 10 M\$. Pendant les ventes de mai à New York, deux coups de marteau retentissaient coup sur coup. Le premier chez Sotheby's, qui cédait la toile *The Blue Unconscious* (1946) pour 18,5 M\$ au marteau, toutefois en dessous de l'estimation basse fixée à 20 M\$. Le lendemain, Christie's vendait *Number 19* (1948) pour 52 M\$, pour le coup bien au-delà de son estimation haute de 35 M\$. C'est encore le record pour une œuvre de l'artiste.

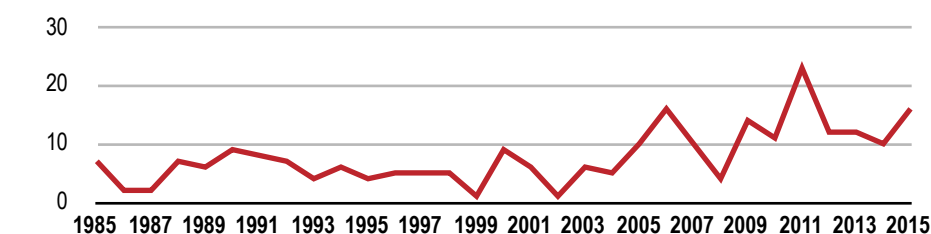
En mai 2014, Christie's proposait à la vente une toile intitulée *Number 5 (Elegant Lady)*. Cette œuvre, réalisée en 1951, est une production tardive et rare de Jackson Pollock. Elle rend compte des dernières recherches picturales du peintre, plus minimales : la couleur a laissé place au noir, les traits se font plus rares et épars. Elle partait pour 10 M\$.



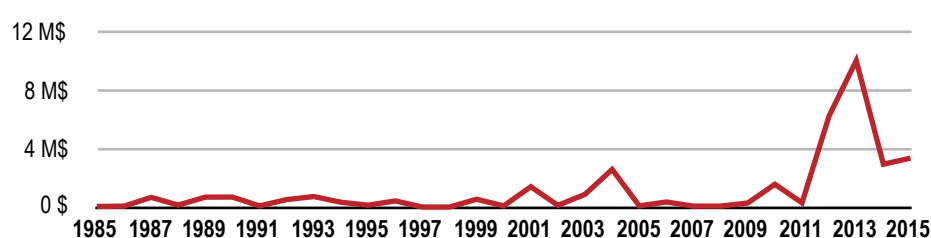
Répartition des lots vendus en-dessous, dans et au-dessus de l'estimation.



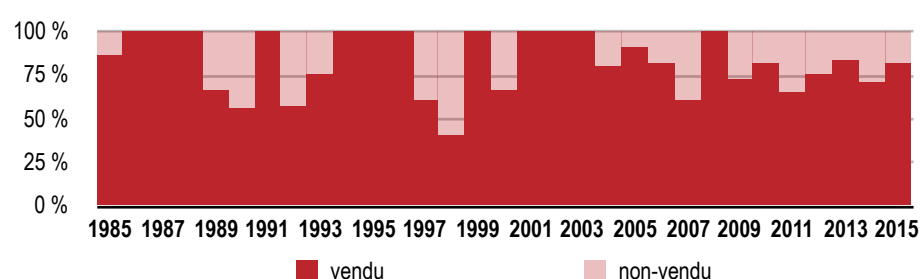
Évolution du chiffre d'affaires annuel.



Évolution du nombre de lots proposés.



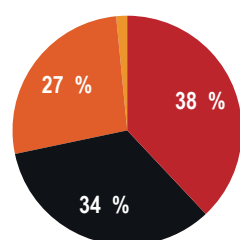
Évolution du prix moyen.



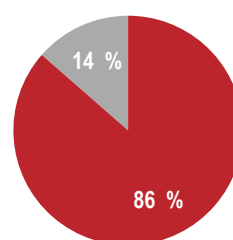
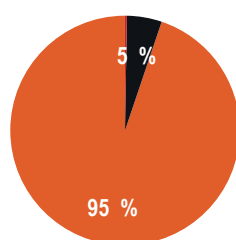
Évolution du taux d'invendus.

Répartition par médium du nombre de lots présentés et du chiffre d'affaires.

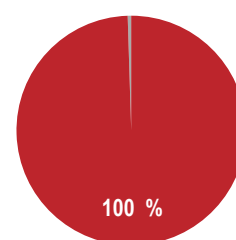
Répartition par pays du nombre de lots présentés et du chiffre d'affaires.



● Multiples
● Dessin
● Peinture
● Sculpture

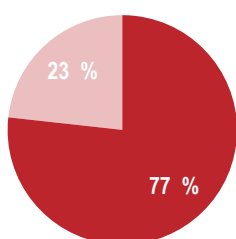


● États-Unis
● autres

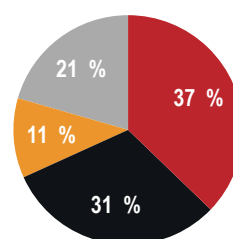


Taux d'invendus.

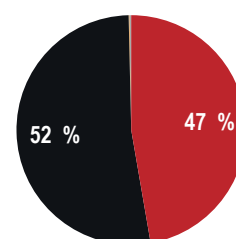
Répartition par maison de ventes du nombre de lots présentés et du chiffre d'affaires.



● vendu
● non-vendu



● Christie's
● Swann
● Sotheby's
● autres



Sur les 50 meilleures adjudications de Jackson Pollock, 49 ont été réalisées à New York – les 50 par Christie's ou Sotheby's. Les États-Unis représentent ainsi 86 % du marché de Pollock aux enchères, en volume, et... frôlent les 100 % en valeur. Christie's et Sotheby's se partagent littéralement le marché de l'artiste. Si les deux maisons n'ont dispersé que deux tiers de ses lots, elles ont aspiré presque la totalité de son chiffre d'affaires. Jackson Pollock n'a pas énormément produit et il est décédé prématurément. Conséquence directe de sa rareté, peu d'œuvres passent en vente, moins d'une quinzaine de lots par an depuis 2005, en faible augmentation.

En dehors des maisons de ventes, Jackson Pollock bénéficie d'un accueil tout aussi favorable. Vendue de gré à gré en novembre 2006 pour 140 M\$, sa toile *Number 5*, peinte en 1948, devenait pour un temps la transaction la plus élevée du marché de l'art. Mieux, en février 2016, le collectionneur Ken Griffin faisait l'acquisition de deux toiles pour un montant de 500 M\$ et signait un nouveau record pour une vente privée. Les œuvres en question étaient deux peintures expressionnistes signées Willem de Kooning – *Interchange* (1955), acquise pour 300 M\$ – et Jackson Pollock – *Number 17A* (1948), cédée pour 200 M\$.

Sans surprise, les années les plus recherchées de l'artiste courent sur la période 1947-1951, époque durant laquelle Pollock a mis en place ses principales recherches picturales, *dripping* et *pouring*, alors largement soutenues par l'influent Clément Greenberg. Sans que cela ne remette en cause son talent, Jackson Pollock est un nouvel exemple de l'hégémonie des États-Unis sur le monde de l'art... et de la capacité du pays à réaliser la promotion de ses artistes.

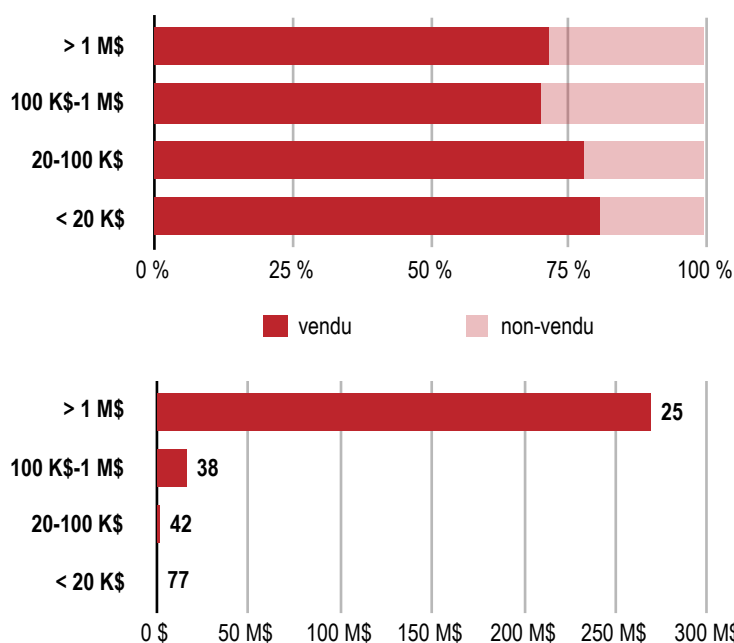
« Pollock figuratif »

Jusqu'au 22 janvier 2017. Kunstmuseum Basel.
S'Alban-Graben 20, Bâle. www.kunstmuseumbasel.ch

VERBATIM

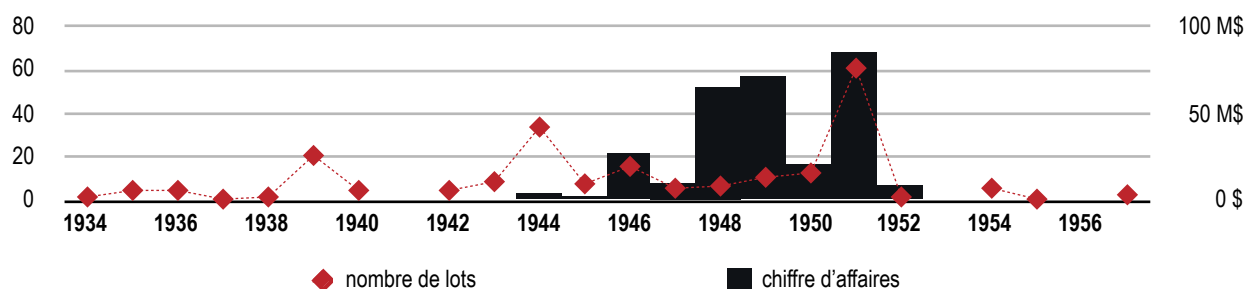
« Lorsque vous peignez à partir de l'inconscient, les figures sont prêtes à émerger », déclarait Jackson Pollock lors d'un célèbre entretien avec Selden Rodman en 1956. Cette déclaration peut surprendre tant il est d'usage d'associer le peintre américain à ses *drip paintings* abstraits. Bien qu'abondante, son œuvre figurative réalisée auparavant demeure méconnue, tout comme ses peintures figuratives consécutives à la période « *dripping* ». En abordant pour la première fois le travail de l'artiste sous cet angle, la rétrospective organisée par le Kunstmuseum de Bâle souhaite mettre en lumière l'aspect figuratif de son œuvre et poser un regard nouveau sur sa création artistique longue de près de trois décennies.

Nina Zimmer, commissaire d'exposition



Chiffre d'affaires, nombre de lots et taux d'invendus par gamme de prix d'estimation.

Nombre de lots présentés et chiffre d'affaires par année de création.



Stenographic Figure (1942, détail), Jackson Pollock.
© The Museum of Modern Art/Scala



[GALERIES



La galerie von Bartha en travaux.
Courtoisie von Bartha

DÉCÈS

Décès de Klaus Kertess

Le curateur Klaus Kertess, fondateur de la Bykert Gallery, est décédé à l'âge de 76 ans le 8 octobre dernier, (source *New York Times*). Né en 1940 à Manhattan, il étudie l'histoire de l'art à Yale et ouvre sa galerie en 1966, qu'il inaugure avec les peintures minimalistes de Ralph Humphrey. Connu pour son œil et son flair, il lance les carrières d'artistes comme Brice Marden ou Chuck Close. Après la fermeture de la galerie en 1976, il devient curateur dans des institutions telles que le Parrish Art Museum et le Whitney Museum of American Art à New York, jusqu'en 1995. On lui doit également les expositions « Willem de Kooning: Drawing Seeing/Seeing Drawing » du Drawing Center de New York en 1998 et « Meditations in an Emergency », l'exposition inaugurale du Museum of Contemporary Art de Détroit, qui a ouvert en 2006.

TRAVAUX

La galerie von Bartha fait peau neuve et représente de nouveaux artistes

La galerie von Bartha Basel inaugurera le 12 janvier 2017 son nouvel espace d'exposition, qui vient d'être entièrement rénové. Historiquement liée à Art Basel, la galerie est aujourd'hui dirigée par Stefan von Bartha, dont les parents ont fondé la galerie en 1970. Depuis son ouverture, de nombreux artistes appartenant aux mouvements Zero, Arte concreto et Arte Madi ont été exposés. Elle offre aujourd'hui un programme dialoguant entre art cinétique et art concret, et représente désormais les artistes Landon Metz, Marianne Eigenheer et Adolf Luther qui feront prochainement l'objet d'une exposition, en parallèle de celle de Ricardo Alcaide, comme en informe le site Blouin Artinfo.

OUVERTURE

Everard Read ouvre une Circa Gallery au Cap

La Everard Read Gallery, implantée à Johannesburg depuis 1913, est la plus ancienne galerie d'Afrique du Sud. Fin novembre, elle a inauguré une nouvelle Circa Gallery située sur le V & A Waterfront, le site le plus touristique du Cap. La première Circa Gallery a vu le jour en 2009 à Johannesburg, dans le quartier de Rosebank. Ce bâtiment à l'architecture imposante est devenu un véritable repère, et a insufflé une dynamique de développement au groupe. Au mois d'octobre 2016, c'est à Londres que la deuxième galerie du même nom a ouvert ses portes, à Kensington. L'ouverture d'une Circa Gallery à Franschoek, un village situé à 50 km du Cap, est actuellement en projet.

FERMETURE

À Seattle, le Suyama Space ferme ses portes

L'espace Suyama, situé dans le quartier de Belltown à Seattle, est contraint à la fermeture après 19 années d'activité, à l'instar d'autres galeries de la ville, récemment disparues, comme en informe le *Seattle Times*. L'architecte George Suyama et le curateur Beth Sellars, fondateurs de la galerie qui occupe une ancienne écurie datant du XIX^e siècle, ont senti l'énergie de la scène artistique locale et du quartier de Belltown s'essouffier. Audacieuse, la galerie a toujours fait des paris risqués en termes de choix artistiques, accueillant régulièrement les installations imposantes de jeunes artistes peu reconnus ; elle s'est imposée au fil des ans comme un véritable laboratoire. « Generativity », exposition de Fernanda D'Agostino visible jusqu'au 16 décembre 2016, vient clore l'aventure.

REPRÉSENTATION

Nina Chanel Abney représentée par Jack Shainman

À l'occasion de l'ouverture d'Art Basel Miami Beach, le galeriste new-yorkais Jack Shainman a annoncé qu'il représentait la jeune peintre Nina Chanel Abney. Née en 1982 à Chicago l'artiste, qui travaille à New York, était auparavant exposée par la galerie Kravets/Wehby. Sa peinture engagée, pleine de couleurs et de clins d'œil à l'histoire de l'art, a été montrée cette année au Whitney Museum de New York, dans le cadre de l'exposition « Flatlands ». Son travail fera l'objet d'une exposition personnelle au Nasher Museum de la Duke University à Durham, en Caroline du Nord, comme l'annonce *Artnews*.

Michael Rosenfeld Gallery représente Williams T. Williams

La galerie Michael Rosenfeld, située sur la 11^e avenue à New York, représente désormais William T. Williams. Né en 1942, ce peintre, qui vit et travaille entre New York et le Connecticut, est connu pour ses compositions géométriques abstraites et son art de la couleur. Présent dans de nombreuses collections publiques, son travail a été également exposé au MoMA dans le cadre de l'exposition « What is painting? » en 2007. Son œuvre participe également de l'exposition inaugurale du National Museum of African American Art and Culture de Washington et fera également partie de la prochaine exposition de la Tate Modern de Londres, intitulée « Soul of a Nation: Art in the Age of Black Power » (du 12 juillet au 12 octobre 2017). Sa nouvelle galerie prépare une exposition personnelle de l'artiste pour mars 2017, comme le rapporte *Art Daily*.

DOUBLE REPRÉSENTATION

Tom Wesselmann représenté par Larry Gagosian et Almine Rech

Tom Wesselmann, décédé en 2004, n'était plus représenté depuis la fermeture de la Sidney Janis Gallery en 2000. L'artiste, parmi les plus renommés du mouvement Pop Art aux côtés d'Andy Warhol et de Roy Lichtenstein, sera dorénavant représenté par les galeries Larry Gagosian et Almine Rech. Ce choix émane de la famille, qui a par ailleurs été courtisée par de nombreuses galeries, comme l'a déclaré l'un de ses fils au *New York Times*. Larry Gagosian, qui publiera un catalogue raisonné des *Great American Nude* de Wesselmann, se réjouit des nombreuses pistes qui restent à explorer dans l'œuvre de l'artiste, tant d'un point de vue commercial que curatoriel. Jusqu'au 21 décembre, la galerie Almine Rech présente à Paris l'exposition historique « A Different Kind of Woman », qui témoigne de la place importante de l'érotisme chez Wesselmann, également connu pour ses natures mortes, les *Still Lives*. Il se disait lui-même formaliste, et citait dans sa peinture Matisse ou Van Gogh plutôt qu'il ne les détournait. Bien qu'associé au mouvement, il était réticent à l'expression « pop art ».

PRIX

Larry's List décerne ses Collector Awards 2016 pour la première fois

Larry's List, observatoire mondial du marché de l'art et des collectionneurs basé à Hong Kong et dont le nom est un clin d'œil à Larry Gagosian, vient de décerner ses Collector Awards 2016. ceux-ci récompensent différents acteurs privés pour leurs initiatives et leur engagement pour l'art contemporain. Six lauréats se distinguent cette année dans six catégories de prix : la Feuerle collection à Berlin (Private museum newcomer of the year), l'exposition « SHE: International Women Artist Exhibition » du Long Museum West Bund de Shanghai (Private museum show of the year), la DSL Collection, Paris (Digital collection of the year), le collectionneur James Goldstein, Los Angeles (Heroic collector award of the year), Dakis Joannou, Athènes (Lifetime achievement award) et Adrian Cheng, Hong Kong (Visionary collector award of the year).

APP

Ma Weidu lance une nouvelle application d'enchères

À Pékin, le collectionneur et critique d'art chinois Ma Weidu vient de lancer Kupai, une application d'enchères. Selon lui, l'arrivée de jeunes collectionneurs sur le marché implique des modifications dans le système de vente aux enchères traditionnel, qu'il juge trop hermétique pour cette nouvelle clientèle, avec des barrières à l'entrée toujours plus élevées. L'application rencontre un franc succès auprès de cette génération de collectionneurs obsédée par les smartphones et internet puisqu'elle comptabilise 20.000 utilisateurs actifs au bout d'un mois d'existence, comme le rapporte le média chinois *Global Times*. Afin d'assurer l'authenticité des offres, l'application propose un système donnant aux professionnels la possibilité de faire des recommandations. Le logiciel se veut aussi didactique et diffuse des informations à destination de sa communauté, lui permettant d'enrichir ses connaissances sur l'art et son marché.

CULTURE PUB

Luciano Benetton expose un projet en Chine

Luciano Benetton, fondateur de la marque italienne United Colors of Benetton, qui a toujours prôné le multiculturalisme à travers des campagnes de communication souvent provocatrices, est aussi amateur d'art. Depuis 30 ans, sa collection ne connaît pas de frontières et rassemble aujourd'hui 20.000 œuvres provenant de 120 pays différents. Le projet qu'il présente en Chine voyagera pendant deux ans dans 13 villes. Intitulé « Imago Mundi » (images du monde), il y fait participer des noms connus comme

Laurie Anderson, David Byrne et Zaha Hadid, ainsi qu'une multitude d'artistes moins renommés issus de tous les continents. La particularité du projet est d'avoir imposé à tous le même format : celui d'une carte postale. « Chaque artiste s'est vu attribuer le même espace pour s'exprimer. C'est pour moi une manière d'établir la démocratie dans l'art », a déclaré le collectionneur de 81 ans au *New York Times*.

TAPALCÈIL

Les frères Marciano inaugureront leur musée de LA au printemps

The Maurice and Paul Marciano Foundation ouvrira ses portes à Los Angeles, dès le printemps 2017. En 2013 les deux frères, fondateurs de la marque Guess, avaient acquis pour 8 M\$ un ancien temple maçonnique à l'abandon, érigé en 1961. Trois années de travaux ont été nécessaires pour convertir en fondation le bâtiment de 100.000 m² qui occupe un bloc entier du Wilshire Boulevard. Maurice Marciano y voit un lieu nouveau : « Nous n'avons pas besoin d'un autre MOCA, ou Broad ou Hammer Museum. Il doit être différent, sinon, pourquoi le faire ? » a-t-il déclaré au *Wall Street Journal*. La collection des Marciano se compose d'œuvres d'artistes majeurs comme Andy Warhol, Willem de Kooning ou encore Cindy Sherman, mais aussi de jeunes artistes. Une double programmation fera l'ouverture de la fondation : l'exposition personnelle de Jim Shaw, intitulée « The Wig Museum », aux côtés de « Unpacking: The Marciano Collection », exposition curatée par Philipp Kaiser.

Donations sous conditions au Musée de Tours

Cligman, riche industriel de 96 ans, souhaite faire donation d'une partie de sa collection d'œuvres d'art au musée des Beaux-arts de Tours, à la condition que celle-ci occupe une prochaine extension. Celle-ci sera réalisée à ses frais par l'architecte Jean-François Bodin pour un montant de 5 M€, comme le rapporte *La Nouvelle République*. Le collectionneur souhaite y voir coexister les œuvres de Caillebotte, Toulouse-Lautrec, Degas et Rodin avec les peintures de sa femme, Martine Martine. La construction de la nouvelle aile, qui concerne le jardin protégé du musée, soulève l'indignation de certaines associations, comme Sites et Monuments, la plus vieille association de défense du patrimoine en France, mais aussi celle de Didier Rykner, fondateur de La Tribune de l'art, qui y voit un « mausolée le plus voyant possible ». Ce dernier, qui a saisi l'UNESCO, vient également de publier une interview de Mitchell Cantor, un collectionneur new-yorkais qui souhaite quant à lui faire donation au musée de sa collection d'art français du XVII^e au XIX^e siècle, à la condition que le projet d'extension soit abandonné...



Ma Weidu.
Photo South China Morning Post



Exhaustif et facilement abordable **L'ART ET LA FISCALITÉ DU COLLECTIONNEUR DANS LE MONDE** vous aide à décrypter de manière claire la fiscalité se rapportant aux objets d'art et de collection dans plus de 100 pays et territoires.

Pour chaque juridiction est abordé : la taxation à l'achat, lors de la détention et au moment de la cession, la présence de port franc, l'application du droit de suite, la présence de disposition en faveur du mécénat ainsi que les principales formalités douanières à l'exportation.

Le guide vous permet de détenir l'ensemble des éléments pour optimiser la gestion de votre activité et apporter l'éclairage nécessaire à vos clients et collectionneurs.

Liste des territoires couverts : Afrique du Sud, Algérie, Allemagne, Arabie saoudite, Argentine, Aruba, Australie, Autriche, Bahamas, Bahreïn, Barbade, Belgique, Belize, Bermudes (Royaume-Uni), Biélorussie, Bolivie, Brésil, Bulgarie, Californie (États-Unis), Cambodge, Canada, Chili, Chine, Chypre, Colombie, Corée du Sud, Costa Rica, Croatie, Danemark, Delaware (États-Unis), Égypte, Émirats Arabes Unis, Équateur, Espagne, Estonie, États-Unis, Finlande, Floride (États-Unis), France, Géorgie, Grèce, Grenade, Guatemala, Guernesey, Hong Kong (Chine), Hongrie, Îles de Man, Îles Caïmans (Royaume-Uni), Îles Turques-et-Caïques (Royaume-Uni), Illinois (États-Unis), Inde, Indonésie, Iran, Irlande, Islande, Israël, Italie, Japon, Jersey, Koweït, Lettonie, Liechtenstein, Lituanie, Luxembourg, Macao (Chine), Malaisie, Malte, Maroc, Mexique, Monaco, New York (États-Unis), Nicaragua, Nigeria, Norvège, Nouvelle-Zélande, Oman, Pakistan, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Qatar, République Tchèque, Roumanie, Royaume-Uni, Russie, Salvador, Singapour, Slovaquie, Slovénie, Suède, Suisse, Thaïlande, Taïwan (Chine), Texas (États-Unis), Trinité et Tobago, Tunisie, Turquie, Ukraine, Uruguay, Venezuela et Viêt Nam.

COMMANDEZ-LE SUR WWW.ARTTAXGUIDE.COM.
LIVRAISON GRATUITE POUR LA FRANCE ET MONACO.

AMA
— Art Media Agency —



BIENNALE
DES ANTIQUAIRES
LE RENDEZ-VOUS SUPERLATIF

NEWSLETTER

254

9 septembre 2016

Chaque semaine,
toute l'actualité de l'art et de son marché.

subscribe.artmediaagency.com